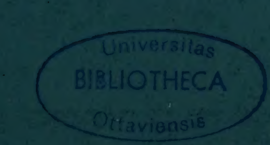
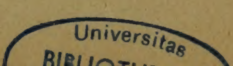

U d'/of OTTAWA
39003002820289


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis


Universitas

L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée, et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. — Rouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros.

La vie est dure. Elle est un combat de chaque jour pour ceux qui ne se résignent pas à la médiocrité de l'âme, et un triste combat le plus souvent, sans grandeur, sans bonheur, livré dans la solitude et le silence. Oppressés par la pauvreté, par les âpres soucis domestiques, par les tâches écrasantes et stupides, où les forces se perdent inutilement, sans espoir, sans un rayon de joie, la plupart sont séparés les uns des autres, et n'ont même pas la consolation de pouvoir donner la main à leurs frères dans le malheur, qui les ignorent, et qu'ils ignorent. Ils ne doivent compter que sur eux-mêmes; et il y a des moments où les plus forts fléchissent sous leur peine. Ils appellent un secours, un ami.

C'est pour leur venir en aide, que j'entreprends de grouper autour d'eux les Amis héroïques, les grandes âmes qui souffrirent pour le bien. Ces Vies des Hommes illustres *ne s'adressent pas à l'orgueil des ambitieux; elles sont dédiées aux malheureux. Et qui ne l'est,*

au fond? A ceux qui souffrent, offrons le baume de la souffrance sacrée. Nous ne sommes pas seuls dans le combat. La nuit du monde est éclairée de lumières divines. Même aujourd'hui, près de nous, nous venons de voir briller deux des plus pures flammes, la flamme de la Justice et celle de la Liberté : le colonel Picquart, et le peuple des Boers. S'ils n'ont pas réussi à brûler les ténèbres épaisses, ils nous ont montré la route, dans un éclair. Marchons-y à leur suite, à la suite de tous ceux qui luttèrent comme eux, isolés, disséminés dans tous les pays et dans tous les siècles. Supprimons les barrières du temps. Ressuscitons le peuple des héros.

Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur. Comme l'a dit un des plus grands d'entre eux, celui dont nous racontons ici même la vie : « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté. » *Où le caractère n'est pas grand, il n'y a pas de grand homme, il n'y a même pas de grand artiste, ni de grand homme d'action ; il n'y a que des idoles creuses pour la vile multitude : le temps les détruit ensemble. Peu nous importe le succès. Il s'agit d'être grand, et non de le paraître.*

La vie de ceux dont nous essayons de faire ici l'histoire, presque toujours fut un long martyre. Soit qu'un tragique destin ait voulu forger leur âme sur l'enclume de la douleur physique et morale, de la misère et de la maladie ; soit que leur vie ait été ravagée, et leur cœur déchiré par la vue des souffrances et des hontes sans nom dont leurs frères étaient torturés, ils ont mangé le pain quotidien de l'épreuve ; et s'ils furent

grands par l'énergie, c'est qu'ils le furent aussi par le malheur. Qu'ils ne se plaignent donc pas trop, ceux qui sont malheureux : les meilleurs de l'humanité sont avec eux. Nourrissons-nous de leur vaillance; et, si nous sommes trop faibles, reposons un instant notre tête sur leurs genoux. Ils nous consoleront. Il ruisselle de ces âmes sacrées un torrent de force sereine et de bonté puissante. Sans même qu'il soit besoin d'interroger leurs œuvres, et d'écouter leur voix, nous lirons dans leurs yeux, dans l'histoire de leur vie, que jamais la vie n'est plus grande, plus féconde, — et plus heureuse, — que dans la peine.



En tête de cette légion héroïque, donnons la première place au fort et pur Beethoven. Lui-même souhaitait, au milieu de ses souffrances, que son exemple pût être un soutien pour les autres misérables, « et que le malheureux se consolât en trouvant un malheureux comme lui, qui, malgré tous les obstacles de la nature, avait fait tout ce qui était en son pouvoir, pour devenir un homme digne de ce nom ». *Parvenu par des années de luttes et d'efforts surhumains à vaincre sa peine et à accomplir sa tâche, qui était, comme il disait, de souffler un peu de courage à la pauvre humanité, ce Prométhée vainqueur répondait à un ami qui invoquait Dieu :* « O homme, aide-toi toi-même ! »

Inspirons-nous de sa fière parole. Ranimons à son exemple la foi de l'homme dans la vie et dans l'homme.

Romain Rolland

Beethoven

Ci-contre le masque de Beethoven, moulé par Franz Klein en 1812

BEETHOVEN

Il était petit et trapu, de forte encolure, de charpente athlétique. Une large figure, de couleur rouge brique, sauf vers la fin de sa vie, où le teint devint maladif et jaunâtre, surtout l'hiver, quand il restait enfermé, loin des champs. Un front puissant et bosselé. Des cheveux extrêmement noirs, extraordinairement épais, et où il semblait que le peigne n'eût jamais passé, hérissés de toutes parts, « les serpents de Méduse ». (1) Les yeux brûlaient d'une force prodigieuse, qui saisit tous ceux qui le virent ; mais la plupart se trompèrent sur leur nuance. Comme ils flambaient d'un éclat sauvage dans une figure brune et tragique, on les vit généralement noirs ; ils ne l'étaient pas, mais bleu gris. (2) Petits et très profondément enfoncés, ils s'ouvraient brusquement dans la passion ou la colère, et alors, roulaient dans leurs orbites, reflétant toutes leurs pensées avec une

---

(1) J. Russel (1822). — Charles Czerny, enfant, qui le vit en 1801, avec une barbe de plusieurs jours et une crinière sauvage, vêtu d'un veston et d'un pantalon en poil de chèvre, crut rencontrer Robinson Crusoé.

(2) Note du peintre Kloeber, qui fit son portrait vers 1818.

vérité merveilleuse. (1) Souvent ils se tournaient vers le ciel avec un regard mélancolique. Le nez était court et carré, large, un mufle de lion. Une bouche délicate, mais dont la lèvre inférieure tendait à avancer sur l'autre. Des mâchoires redoutables, qui auraient pu broyer des noix. Une fossette profonde au menton, du côté droit, donnait une étrange dissymétrie à la face. « Il avait un bon sourire, dit Moscheles, et dans la conversation, un air souvent aimable et encourageant. En revanche, le rire était désagréable, violent et grimaçant, du reste court », — le rire d'un homme qui n'est pas accoutumé à la joie. Son expression habituelle était la mélancolie, « une tristesse incurable ». Rellstab, en 1825, dit qu'il a besoin de toutes ses forces pour s'empêcher de pleurer, en voyant « ses doux yeux et leur douleur poignante ». Braun von Braunthal, un an plus tard, le rencontre à une brasserie : il est assis dans un coin, il fume une longue pipe, et il a les yeux fermés, comme il fait de plus en plus, à mesure qu'il approche de la mort. Un ami lui adresse la parole. Il sourit tristement, tire de sa poche un de ses petits carnets de conversation; et, de la voix aiguë que prennent souvent les sourds, il lui dit d'écrire ce qu'on veut lui demander. — Son visage se transfigurait, soit dans ses accès d'inspiration soudaine qui le prenaient à l'improviste, même dans la rue, et qui frappaient d'étonnement les passants, soit quand on le surprenait au piano. « Les muscles de sa face saillaient, ses veines gonflaient; les yeux sauvages devenaient deux fois plus

(1) « Ses beaux yeux parlants », dit le docteur W.-C. Müller, « tantôt gracieux et tendres, tantôt égarés, menaçants et terribles ». (1820)

terribles; la bouche tremblait; il avait l'air d'un enchanteur vaincu par les démons qu'il avait évoqués. » Telle une figure de Shakespeare; (1) Julius Benedict dit : « Le roi Lear ».

***

Ludwig van Beethoven naquit le 16 décembre 1770, à Bonn, près de Cologne, dans une misérable soupente d'une pauvre maison. Il était d'origine flamande. (2) Son père était un ténor inintelligent et ivrogne. Sa mère était domestique, fille d'un cuisinier, et veuve en premières noces d'un valet de chambre.

Une enfance sévère, à laquelle manqua la douceur familiale, dont Mozart, plus heureux, fut entouré. Dès le commencement, la vie se révéla à lui, comme un combat triste et brutal. Son père voulut exploiter ses dispositions musicales et l'exhiber comme un petit prodige. A quatre ans, il le clouait pendant des heures devant son clavecin, ou l'enfermait avec un violon, et le tuait de travail. Peu s'en fallut qu'il ne le dégoûtât à tout jamais de l'art. Il fallut user de violence pour que Beethoven apprît la musique. Sa jeunesse fut attristée

---

(1) Kloeber dit : « d'Ossian ». Tous ces détails sont empruntés aux notes d'amis de Beethoven, ou de voyageurs qui le virent, — tels que Czerny, Moscheles, Kloeber, Daniel Amadeus Atterbohm, W.-C. Müller, J. Russel, Julius Benedict, Rochlitz, etc.

(2) Le grand-père Ludwig, l'homme le plus remarquable de la famille, celui à qui Beethoven ressemblait le plus, était né à Anvers et ne s'établit que vers sa vingtième année à Bonn, où il devint maître de chapelle du prince-électeur. — Il ne faut pas oublier ce fait, si l'on veut comprendre l'indépendance fougueuse de la nature de Beethoven, et tant de traits de son caractère qui ne sont pas proprement allemands.

par les préoccupations matérielles, le souci de gagner son pain, les tâches trop précoces. A onze ans, il faisait partie de l'orchestre du théâtre; à treize, il était organiste. En 1787, il perdit sa mère, qu'il adorait. « Elle m'était si bonne, si digne d'amour, ma meilleure amie! Oh! qui était plus heureux que moi, quand je pouvais prononcer le doux nom de mère, et qu'elle pouvait l'entendre ? » (1) Elle était morte phtisique; et Beethoven se croyait atteint de la même maladie; il souffrait déjà constamment ; et il se joignait à son mal une mélancolie, plus cruelle que le mal même. A dix-sept ans, il était chef de famille, chargé de l'éducation de ses deux frères; il avait la honte de devoir solliciter la mise à la retraite de son père, ivrogne, incapable de diriger la maison : c'est au fils qu'on remettait la pension du père, pour éviter que celui-ci la dissipât. Ces tristesses laissèrent en lui une empreinte profonde. Il trouva toutefois un affectueux appui dans une famille de Bonn, qui lui resta toujours chère, la famille de Breuning. La gentille « Lorchen », Éléonore de Breuning, avait deux ans de moins que lui. Il lui apprenait la musique et elle l'initia à la poésie. Elle fut sa compagne d'enfance; et peut-être y eut-il entre eux un sentiment assez tendre. Éléonore épousa plus tard le docteur Wegeler, qui fut un des meilleurs amis de Beethoven; et, jusqu'au dernier jour, il ne cessa de régner entre eux une amitié paisible et pure, qu'attestent les lettres dignes et tendres de Wegeler et d'Éléonore, et celles du vieux fidèle ami *(alter treuer Freund)* au bon cher

(1) Lettre au docteur Schade, à Augsbourg. 15 septembre 1787. *(Nohl : Lettres de Beethoven,* II.)

Wegeler *(guter lieber Wegeler)*. Affection plus touchante encore quand l'âge est venu pour tous trois, sans refroidir la jeunesse de leur cœur. (1)

Si triste qu'ait pu être l'enfance de Beethoven, il garda toujours pour elle, pour les lieux où elle s'écoula, un tendre et mélancolique souvenir. Forcé de quitter Bonn, et de passer presque toute sa vie à Vienne, dans la grande ville frivole et ses tristes faubourgs, jamais il n'oublia la vallée du Rhin, et le grand fleuve auguste et paternel, *unser Vater Rhein*, comme il l'appelle, « notre père le Rhin », si vivant en effet, presque humain, pareil à une âme gigantesque, où passent des pensées et des forces innombrables, — nulle part plus beau, plus puissant et plus doux qu'en la délicieuse Bonn, dont il baigne les pentes ombragées et fleuries, avec une violence caressante. — Là Beethoven a vécu ses vingt premières années ; là se sont formés les rêves de son cœur adolescent, — dans ces prairies qui flottent languissamment sur l'eau, avec leurs peupliers enveloppés de brouillards, les buissons, et les saules, et les arbres fruitiers, qui trempent leurs racines dans le courant silencieux et rapide, — et, penchés sur le bord, mollement curieux, les villages, les églises, les cimetières même, — tandis qu'à l'horizon, les Sept Montagnes bleuâtres dessinent sur le ciel leurs profils orageux, que surmontent les maigres et bizarres silhouettes des vieux châteaux ruinés. A ce pays, son cœur resta éternellement fidèle ; jusqu'au dernier instant, il rêva de le revoir, sans jamais y parvenir. « Ma patrie, la belle contrée, où j'ai vu la lumière du jour, toujours

(1) Nous citons aux *textes* quelques-unes de ces lettres.

aussi belle, aussi claire devant mes yeux, que lorsque je la laissai. » (1)

***

En novembre 1792, Beethoven vint se fixer à Vienne, métropole musicale de l'Allemagne. La Révolution avait éclaté ; elle commençait à submerger l'Europe. Beethoven quitta Bonn juste au moment où la guerre y entrait. Sur la route de Vienne, il traversa les armées hessoises marchant contre la France. En 1796 et 1797, il mit en musique les poésies belliqueuses de Friedberg : un *Chant du Départ* et un chœur patriotique : *Nous sommes un grand peuple allemand (Ein grosses deutsches Volk sind wir)*. Mais en vain il veut chanter les ennemis de la Révolution : la Révolution conquiert le monde, et Beethoven. Dès 1798, malgré la tension des rapports entre l'Autriche et la France, Beethoven entre en rapports intimes avec les Français, avec l'ambassade, avec le général Bernadotte qui venait d'arriver à Vienne. Dans ces entretiens commencent à se former en lui les sentiments républicains, dont on voit le puissant développement dans la suite de sa vie.

Un dessin que Stainhauser fit de lui à cette époque, donne assez bien l'image de ce qu'il était alors. C'est, aux portraits suivants de Beethoven, ce que le portrait de Buonaparte par Guérin, cette âpre figure rongée de fièvre ambitieuse, est aux autres effigies de Napoléon. Beethoven semble plus jeune que son âge, maigre, droit, raidi dans sa haute cravate, le regard défiant et tendu. Il sait ce qu'il vaut; il croit en sa force. En 1796, il note sur son carnet : « Courage! Malgré toutes les défaillances

(1) A Wegeler, 29 juin 1801. *(Nohl,* XIV.)

du corps, mon génie triomphera... Vingt-cinq ans ! les voici venus ! je les ai... Il faut que cette année même, l'homme se révèle tout entier. » Madame de Bernhard et Gelinck disent qu'il est très fier, de manières rudes et maussades, et qu'il parle avec un très fort accent provincial. Mais ses intimes, seuls, connaissent l'exquise bonté qu'il cache sous cette gaucherie orgueilleuse. Écrivant à Wegeler tous ses succès, la première pensée qui lui vient à l'esprit, est celle-ci : « Par exemple, je vois un ami dans le besoin : si ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide, je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail ; et, en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire... Tu vois comme c'est charmant. » (1) Et un peu plus loin, il dit : « Mon art doit se consacrer au bien des pauvres. » *(Dann soll meine Kunst sich nur zum Besten der Armen zeigen.)*

La douleur, déjà, avait frappé à sa porte ; elle s'était installée en lui, pour n'en plus sortir. Entre 1796 et 1800, la surdité commença ses ravages. (2) Les oreilles lui bruissaient nuit et jour ; il était miné par des douleurs d'entrailles. Son ouïe s'affaiblissait progressivement. Pendant plusieurs années, il ne l'avoua à personne, même à ses plus chers amis ; il évitait le monde,

(1) A Wegeler, 29 juin 1801.

(2) Dans le *Testament* de 1802, Beethoven dit qu'il y a six ans que le mal a commencé, — soit, par conséquent, en 1796. — Remarquons en passant que, dans le catalogue de ses œuvres, l'op. 1 seul (trois trios) est antérieur à 1796. L'op. 2, les trois premières sonates pour piano, paraissent en mars 1796. On peut donc dire que l'œuvre entière de Beethoven est de Beethoven sourd. — (Sur la maladie de Beethoven, voir : Nohl : *Eine stille Liebe zu Beethoven* ; — C. G. Kunn : *Wiener medizinische Wochenschrift,* février-mars 1892 ; — Nagel : *Die Musik,* 15 mars 1902.) — On voit au musée Beethoven de Bonn les instruments acoustiques que fabriqua pour Beethoven, vers 1814, le mécanicien Maelzel.

pour que son infirmité ne fût pas remarquée; il gardait pour lui seul ce terrible secret. Mais en 1801, il ne peut plus le taire; il le confie avec désespoir à deux de ses amis : le docteur Wegeler et le pasteur Amenda :

« Mon cher, mon bon, mon affectueux Amenda,... combien souvent je te souhaite auprès de moi ! ton Beethoven est profondément malheureux. Sache que la plus noble partie de moi-même, mon ouïe, a beaucoup baissé. Déjà, à l'époque où nous étions ensemble, j'éprouvais des symptômes du mal, et je le cachais ; mais cela a toujours empiré depuis... Guérirai-je ? Je l'espère naturellement, mais bien peu; de telles maladies sont les plus incurables. Comme je dois vivre tristement, éviter tout ce que j'aime et tout ce qui m'est cher, et cela dans un monde si misérable, si égoïste !... Triste résignation où je dois me réfugier ! Sans doute, je me suis proposé de me mettre au-dessus de tous ces maux; mais comment cela me sera-t-il possible ?... » (1)

Et à Wegeler : « ... Je mène une vie misérable. Depuis deux ans, j'évite toutes les sociétés, parce qu'il ne m'est pas possible de causer avec les gens : je suis sourd. Si j'avais quelque autre métier, cela serait encore possible ; mais dans le mien, c'est une situation terrible. Que diraient de cela mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit !.. Au théâtre, je dois me mettre tout près de l'orchestre, pour comprendre l'acteur. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix, si je me place un peu loin... Quand on parle doucement, j'entends à peine, ...et d'autre part, quand on crie, cela m'est intolérable... Bien souvent, j'ai maudit mon existence...

(1) Nohl : *Lettres de Beethoven,* XIII.

Plutarque m'a conduit à la résignation. Je veux, si toutefois cela est possible, je veux braver mon destin ; mais il y a des moments de ma vie, où je suis la plus misérable créature de Dieu... Résignation ! quel triste refuge ! et pourtant c'est le seul qui me reste ! » (1)

Cette tristesse tragique s'exprime dans quelques œuvres de cette époque, dans la *Sonate pathétique*, op. 13 (1799), surtout dans le *largo* de la *troisième Sonate* pour piano, op. 10 (1798). Chose étrange qu'elle ne soit pas partout empreinte, que tant d'œuvres encore : le riant *Septuor* (1800), la limpide *Première Symphonie (en ut majeur,* 1800), reflètent une insouciance juvénile. C'est sans doute qu'il faut du temps à l'âme pour s'accoutumer à la douleur. Elle a un tel besoin de la joie, que quand elle ne l'a pas, il faut qu'elle la crée. Quand le présent est trop cruel, elle vit sur le passé. Les jours heureux qui furent ne s'effacent pas d'un coup ; leur rayonnement persiste longtemps encore après qu'ils ne sont plus. Seul et malheureux à Vienne, Beethoven se réfugiait dans ses souvenirs du pays natal ; sa pensée d'alors en est tout imprégnée. Le thème de l'*andante* à variations du *Septuor* est un *Lied* rhénan. La *Symphonie en ut majeur* est aussi une œuvre du Rhin, un poème d'adolescent qui sourit à ses rêves. Elle est gaie, langoureuse ; on y sent le désir et l'espérance de plaire. Mais dans certains passages, dans l'introduction, dans le clair-obscur de quelques sombres basses, dans le *scherzo* fantasque, on aperçoit, avec quelle émotion ! dans cette jeune figure le regard du génie à venir. Ce sont les yeux du *Bambino* de

(1) Nohl : *Lettres de Beethoven*, XIV. *(Voir* les *textes.)*

Botticelli dans ses *Saintes familles*, ces yeux de petit enfant où l'on croit lire déjà la tragédie prochaine.

A ses souffrances physiques venaient se joindre des troubles d'un autre ordre. Wegeler dit qu'il ne connut jamais Beethoven sans une passion portée au paroxysme. Ces amours semblent avoir toujours été d'une grande pureté. Il n'y a aucun rapport entre la passion et le plaisir. La confusion qu'on établit de notre temps entre l'une et l'autre ne prouve que l'ignorance où la plupart des hommes sont de la passion, et son extrême rareté. Beethoven avait quelque chose de puritain dans l'âme ; les conversations et les pensées licencieuses lui faisaient horreur ; il avait sur la sainteté de l'amour des idées intransigeantes. On dit qu'il ne pardonnait pas à Mozart d'avoir profané son génie à écrire un *Don Juan*. Schindler, qui fut son ami intime, assure qu' « il traversa la vie avec une pudeur virginale, sans avoir jamais eu à se reprocher une faiblesse ». Un tel homme était fait pour être dupe et victime de l'amour. Il le fut. Sans cesse il s'éprenait furieusement, sans cesse il rêvait de bonheurs, aussitôt déçus, et suivis de souffrances amères. C'est dans ces alternatives d'amour et de douleur passionnée, de confiance juvénile et de révolte orgueilleuse, qu'il faut chercher la source la plus féconde des inspirations de Beethoven, jusqu'à l'âge où la fougue de sa nature s'apaise dans une résignation mélancolique.

En 1801, l'objet de sa passion était, à ce qu'il semble, Giulietta Guicciardi, qu'il immortalisa par la dédicace de sa fameuse *Sonate* dite du *Clair de lune*, op. 27 (1802). « Je vis d'une façon plus douce, écrit-il à Wegeler, et je me mêle davantage avec les hommes... Ce changement, le charme d'une chère fille l'a accompli ; elle m'aime, et

je l'aime. Ce sont les premiers moments heureux que j'aie depuis deux ans. » (1) Il les paya durement. D'abord cet amour lui fit sentir davantage la misère de son infirmité, et les conditions précaires de sa vie, qui lui rendaient impossible d'épouser celle qu'il aimait. Puis Giulietta était coquette, enfantine, égoïste ; elle fit cruellement souffrir Beethoven, et en novembre 1803, elle épousa le comte Gallenberg. (2) — De telles passions dévastent l'âme ; quand l'âme est déjà affaiblie par la maladie, comme l'était celle de Beethoven, elles risquent de la ruiner. Ce fut le seul moment de la vie de Beethoven, où il semble avoir été sur le point de succomber. Il traversa une crise désespérée, qu'une lettre nous fait connaître : *le Testament d'Heiligenstadt*, à ses frères, Carl et Johann, avec cette indication : *« Pour lire et exécuter après ma mort »*. (3) C'est un cri de révolte et de douleur déchirante. On ne peut l'entendre sans être pénétré de pitié. Il fut tout près alors de mettre fin à sa vie. Seul, son inflexible sentiment moral l'arrêta. (4) Ses dernières espérances de

(1) A Wegeler, 16 novembre 1801. *(Nohl,* XVIII.)

(2) Elle ne craignit pas, dans la suite, d'exploiter l'ancien amour de Beethoven, en faveur de son mari. Beethoven secourut Gallenberg. « Il était mon ennemi : c'était justement la raison pour que je lui fisse tout le bien possible », dit-il à Schindler, dans un de ses cahiers de conversation de 1821. Mais il l'en méprisa davantage. « Arrivée à Vienne, écrit-il en français, elle cherchait moi, pleurant, mais je la méprisais. »

(3) 6 octobre 1802. *(Nohl,* XXVI.) *Voir* aux *textes.*

(4) « Recommandez à vos enfants la vertu ; elle seule peut rendre heureux, non l'argent. Je parle par expérience. C'est elle qui m'a soutenu dans ma misère ; c'est à elle que je dois, ainsi qu'à mon art, de n'avoir pas terminé ma vie par le suicide. » Et dans une autre lettre, du 2 mai 1810, à Wegeler : « Si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas se séparer volontairement de la vie, aussi longtemps qu'il peut encore accomplir une bonne action, depuis longtemps je ne serais plus, — et sans doute par mon propre fait. »

guérison disparurent. « Même le haut courage qui me soutenait s'est évanoui. O Providence, fais-moi apparaître une fois un seul pur jour de joie ! Il y a si longtemps que le son profond de la vraie joie m'est étranger. Quand, oh ! quand, mon Dieu, pourrai-je la rencontrer encore ?... Jamais ? — Non, ce serait trop cruel ! — »

Cela semble une plainte d'agonie; et pourtant, Beethoven vivra vingt-cinq ans encore. Sa puissante nature ne pouvait se résigner à succomber sous l'épreuve. « Ma force physique croît plus que jamais avec ma force intellectuelle... Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer. Chaque jour me rapproche du but que j'entrevois sans pouvoir le définir... Oh ! si j'étais délivré de ce mal, j'embrasserais le monde !... Point de repos ! — Je n'en connais pas d'autre que le sommeil ; et je suis assez malheureux de devoir lui accorder plus de temps qu'autrefois. Que je sois seulement délivré à moitié de mon mal : et alors... Non, je ne le supporterai pas. Je veux saisir le destin à la gueule. Il ne réussira pas à me courber tout à fait. — Oh ! cela est si beau, de vivre la vie mille fois ! » (1)

Cet amour, cette souffrance, cette volonté, ces alternatives d'accablement et d'orgueil, ces tragédies intérieures se retrouvent dans les grandes œuvres écrites en 1802 : la *Sonate avec marche funèbre*, op. 26, la *Sonate quasi una fantasia*, et la *Sonate* dite *du Clair de lune*, op. 27, la *Deuxième Sonate* op. 31, avec ses récitatifs dramatiques, qui semblent un monologue grandiose et désolé ; la *Sonate en ut mineur* pour violon, op. 30,

---

(1) A Wegeler. (*Nohl*, XVIII.)

dédiée à l'empereur Alexandre ; la *Sonate à Kreutzer*, op. 47 ; les six héroïques et poignantes mélodies religieuses sur des paroles de Gellert, op. 48. La *Seconde Symphonie,* qui est de 1803, reflète davantage son juvénile amour ; et l'on sent que sa volonté prend décidément le dessus. Une force irrésistible balaye les tristes pensées. Un bouillonnement de vie soulève le *finale*. Beethoven veut être heureux ; il ne veut pas consentir à croire son infortune irrémédiable ; il veut la guérison, il veut l'amour ; il déborde d'espoir. (1)



Dans plusieurs de ces œuvres, on est frappé par l'énergie et l'insistance des rythmes de marche et de combat. Cela est surtout sensible dans l'*allegro* et le *finale* de la *Seconde Symphonie*, et plus encore dans le premier morceau, superbement héroïque, de la *Sonate à l'empereur Alexandre*. Un caractère guerrier, spécial à cette musique, rappelle l'époque d'où elle est sortie. La Révolution arrivait à Vienne. Beethoven était emporté par elle. « Il se prononçait volontiers, dans l'intimité, dit le chevalier de Seyfried, sur les événements politiques, qu'il jugeait avec une rare intelligence, d'un coup d'œil clair et net. » Toutes ses sympathies l'entraînaient vers les idées révolutionnaires. « Il aimait les principes républicains », dit Schindler, l'ami qui le connut le mieux dans la der-

(1) La miniature de Hornemann, qui est de 1802, montre Beethoven mis à la mode de l'époque, avec des favoris, les cheveux à la Titus, l'air fatal d'un héros byronien, mais avec cette tension de volonté napoléonienne, qui ne désarme jamais.

nière période de sa vie. « Il était partisan de la liberté illimitée et de l'indépendance nationale... Il voulait que tous concourussent au gouvernement de l'État... Il voulait pour la France le suffrage universel, et il espérait que Bonaparte l'établirait, et jetterait ainsi les bases du bonheur du genre humain ». Romain révolutionnaire, nourri de Plutarque, il rêvait d'une République héroïque, fondée par le dieu de la Victoire : le premier Consul; et coup sur coup, il forge la *Symphonie héroïque : Bonaparte* (1804), (1) l'Iliade de l'Empire, et le finale de la *Symphonie en ut mineur* (1805-1808), l'épopée de la Gloire. Première musique vraiment révolutionnaire : l'âme du temps y revit avec l'intensité et la pureté qu'ont les grands événements dans les grandes âmes solitaires, dont les impressions ne sont pas amoindries par le contact de la réalité. La figure

---

(1) On sait que la *Symphonie héroïque* fut écrite pour et sur Bonaparte, et que le premier manuscrit porte encore le titre : *Buonaparte.* Sur ces entrefaites, Beethoven apprit le couronnement de Napoléon. Il entra en fureur : « Ce n'est donc qu'un homme ordinaire ! » cria-t-il ; et dans son indignation, il déchira la dédicace, et écrivit ce titre, vengeur et touchant à la fois : *« Symphonie héroïque... pour célébrer le souvenir d'un grand Homme. » (Sinfonia eroica... composta per festeggiare il souvenire di un grand Uomo.)* Schindler raconte que dans la suite, il se départit un peu de son mépris pour Napoléon ; il ne vit plus en lui qu'un malheureux digne de compassion, un Icare précipité du ciel. Quand il apprit la catastrophe de Sainte-Hélène, en 1821, il dit : « Il y a dix-sept ans que j'ai écrit la musique qui convient à ce triste événement ». Il se plaisait à reconnaître dans la *Marche funèbre* de sa Symphonie un pressentiment de la fin tragique du conquérant. — Il est donc bien probable que la *Symphonie héroïque*, et surtout son premier morceau, était, dans la pensée de Beethoven, une sorte de portrait de Bonaparte, très différent du modèle, sans doute, mais tel qu'il l'imaginait, et tel qu'il l'eût voulu : le génie de la Révolution. Beethoven reprend d'ailleurs dans le finale de l'*Héroïque* une des phrases principales de la partition qu'il avait déjà écrite pour le héros révolutionnaire par excellence, le dieu de la Liberté : *Prométhée* (1801).

de Beethoven s'y montre colorée des reflets de ces guerres épiques. Partout elles s'expriment, peut-être à son insu, dans les œuvres de cette période : dans l'*Ouverture de Coriolan* (1807), où soufflent des tempêtes, dans le *Quatrième quatuor*, op. 18, dont le premier morceau a tant de parenté avec cette ouverture ; dans la *Sonate Appassionata*, op. 57 (1804), dont Bismarck disait : « Si je l'entendais souvent, je serais toujours très vaillant » ; (1) dans la partition d'*Egmont;* et jusque dans ses concertos pour piano, dans ce *concerto en mi bémol*, op. 73 (1809), où la virtuosité même se fait héroïque, où passent des armées. — Comment s'en étonner ? Si Beethoven ignorait, en écrivant la *Marche funèbre sur la mort d'un héros* (de la sonate op. 26), que le héros le plus digne de ses chants, celui qui plus que Bonaparte s'approcha du modèle de la *Symphonie héroïque*, Hoche, venait de mourir près du Rhin, que domine encore son monument funèbre, du haut d'une petite colline, entre Coblentz et Bonn, — à Vienne même, il avait vu deux fois la Révolution victorieuse. Ce sont les officiers français qui assistent, en novembre 1805, à la première de *Fidelio*. C'est le général Hulin, le vainqueur de la Bastille, qui s'installe chez Lobkowitz, l'ami et le protecteur de Beethoven, celui à qui sont dédiées l'*Héroïque* et l'*Ut mineur*. Et le 10 mai 1809,

---

(1) *Robert de Keudell*, ancien ambassadeur d'Allemagne à Rome : *Bismarck et sa famille*, 1901, traduction française de E.-B. Lang.

Robert de Keudell joua cette sonate à Bismarck, sur un mauvais piano, le 30 octobre 1870, à Versailles. — Bismarck disait de la dernière phrase de l'œuvre : « Ce sont les luttes et les sanglots de toute une vie. » — Il préférait Beethoven à tout autre musicien, et, plus d'une fois, affirma : « Beethoven convient le mieux à mes nerfs. »

Napoléon couche à Schoenbrunn. Bientôt Beethoven haïra les conquérants français. Mais il n'en a pas moins senti la fièvre de leur épopée ; et qui ne la sent pas comme lui, ne comprendra qu'à demi cette musique d'actions et de triomphes impériaux.

*
* *

Beethoven interrompit brusquement la *Symphonie en ut mineur,* pour écrire d'un jet, sans ses esquisses habituelles, la *Quatrième Symphonie.* Le bonheur lui était apparu. En mai 1806, il se fiançait avec Thérèse de Brunswick. Elle l'aimait depuis longtemps, — depuis que, petite fille, elle prenait avec lui des leçons de piano, dans les premiers temps de son séjour à Vienne. Beethoven était ami de son frère, le comte François. En 1806, il fut leur hôte à Martonvasar en Hongrie, et c'est là qu'ils s'aimèrent. Le souvenir de ces jours heureux s'est conservé dans quelques récits de Thérèse de Brunswick. (1) « Un soir de dimanche, dit-elle, après dîner, au clair de lune, Beethoven s'assit au piano. D'abord il promena sa main à plat sur le clavier. François et moi nous connaissions cela. C'est ainsi qu'il préludait toujours. Puis il frappa quelques accords sur les notes basses ; et, lentement, avec une solennité mystérieuse, il joua un chant de Sébastien Bach : « *Si tu veux me donner ton cœur, que ce soit d'abord en secret ; et notre pensée commune, que nul ne la puisse deviner.* » Ma mère et le curé s'étaient endormis ; mon frère regardait devant lui, gravement ; et moi, que son chant et son

(1) Mariam Tenger : *Beethoven's unsterbliche Geliebte.* Bonn, 1890.

regard pénétraient, je sentis la vie en sa plénitude. — Le lendemain matin, nous nous rencontrâmes dans le parc. Il me dit : « J'écris à présent un opéra. La principale figure est en moi, devant moi, partout où je vais, partout où je reste. Jamais je n'ai été à une telle hauteur. Tout est lumière, pureté, clarté. Jusqu'à présent, je ressemblais à cet enfant des contes de fée qui ramasse les cailloux, et ne voit pas la fleur splendide, fleurie sur son chemin »... C'est au mois de mai 1806, que je devins sa fiancée, avec le seul consentement de mon bien aimé frère François. »

La *Quatrième Symphonie*, écrite cette année, est une pure fleur, qui garde le parfum de ces jours les plus calmes de sa vie. On y a justement remarqué « la préoccupation de Beethoven, alors, de concilier autant que possible son génie avec ce qui était généralement connu et aimé dans les formes transmises par ses prédécesseurs ». (1) Le même esprit conciliant, issu de l'amour, agissait sur ses manières et sur sa façon de vivre. Ignaz von Seyfried et Grillparzer disent qu'il est plein d'entrain, vif, joyeux, spirituel, courtois dans le monde, patient avec les importuns, vêtu de façon recherchée ; et il leur fait illusion, au point qu'ils ne s'aperçoivent pas de sa surdité, et disent qu'il est bien portant, sauf sa vue qui est faible. (2) C'est aussi l'idée que donne de lui un portrait d'une élégance romantique et

(1) Nohl : *Vie de Beethoven.*

(2) Beethoven était myope, en effet. Ignaz von Seyfried dit que sa faiblesse de vue avait été causée par la petite vérole, et qu'elle l'obligeait, tout jeune, à porter des lunettes. La myopie devait contribuer au caractère égaré de ses yeux. — Voir sur ce sujet, les articles de Chr. Kalischer : *Beethovens Augens und Augenleiden. Die Musik*, 15 mars — premier avril 1902.)

un peu apprêtée, que peignit alors Maehler. Beethoven veut plaire, et il sait qu'il plaît. Le lion est amoureux : il rentre ses griffes. Mais on sent sous ses jeux, sous les fantaisies et la tendresse même de la *Symphonie en si bémol*, la redoutable force, l'humeur capricieuse, les boutades colériques.

Cette paix profonde ne devait pas durer ; mais l'influence bienfaisante de l'amour se prolongea jusqu'en 1810. Beethoven lui dut sans doute la maîtrise de soi, qui fit alors produire à son génie ses fruits les plus parfaits : cette tragédie classique, la *Symphonie en ut mineur,* — et ce divin rêve d'un jour d'été : la *Symphonie pastorale* (1808). — *L'Appassionata*, inspirée de la *Tempête* de Shakespeare, (1) et qu'il regardait lui-même comme la plus puissante de ses sonates, paraît en 1807, et est dédiée au frère de Thérèse. A Thérèse elle-même il dédie la rêveuse et fantasque sonate, op. 78 (1809). Une lettre, sans date, et adressée *à l'Immortelle Aimée*, exprime, non moins que *l'Appassionata,* l'intensité de son amour :

« Mon ange, mon tout, mon moi,... j'ai le cœur gonflé du trop que j'ai à te dire... Ah! où je suis, tu es aussi avec moi... Je pleure, quand je pense que tu ne recevras probablement pas avant dimanche les premières nouvelles de moi. — Je t'aime, comme tu m'aimes, mais bien plus fort... Ah ! Dieu ! — Quelle vie ainsi ! Sans toi ! — Si près, si loin ! — ... Mes idées se pressent vers toi, mon immortelle aimée *(meine unsterbliche Geliebte)*, parfois joyeuses, puis après tristes, interrogeant le destin, lui demandant s'il nous exaucera.

---

(1) Conversation avec Schindler.

— Je ne puis vivre qu'avec toi, ou je ne vis pas... Jamais une autre n'aura mon cœur. Jamais! — Jamais! — O Dieu! pourquoi faut-il s'éloigner quand on s'aime? Et pourtant ma vie, comme elle est à présent, est une vie de chagrins. Ton amour m'a fait à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes.— ... Sois paisible,... sois paisible — aime-moi! — Aujourd'hui, — hier, — quelle ardente aspiration, que de larmes vers toi! — toi — toi — ma vie — mon tout! — Adieu! — oh! continue de m'aimer, — ne méconnais jamais le cœur de ton aimé L. — Éternellement à toi — éternellement à moi — éternellement à nous. » (1)

Quelle raison mystérieuse empêcha le bonheur de ces deux êtres qui s'aimaient? — Peut-être le manque de fortune, la différence de condition. Peut-être Beethoven se révolta-t-il contre la longue attente qu'on lui imposait, et contre l'humiliation de tenir son amour indéfiniment secret. Peut-être, violent, malade et misanthrope, comme il était, fit-il souffrir sans le vouloir celle qu'il aimait, et s'en désespérait-il. — L'union fut rompue; et pourtant ni l'un ni l'autre ne semble avoir été jamais infidèle à son amour. Jusqu'à son dernier jour (elle ne mourut qu'en 1861), Thérèse de Brunswick aima Beethoven. Jusqu'à son dernier jour, Beethoven aima Thérèse. « En pensant à elle, disait-il en 1816, mon cœur bat aussi fort que le jour où je la vis pour la première fois. » De cette même année sont les six mélodies *à la bien-aimée lointaine (an die ferne Geliebte)* op. 98, d'un caractère si touchant et si profond. Il écrit dans ses notes : « Mon cœur déborde

---

(1) Nohl : *Lettres de Beethoven,* XV.

à l'aspect de cette admirable nature, et pourtant Elle n'est pas là, près de moi ! » — Thérèse avait donné son portrait à Beethoven, avec la dédicace : « Au rare génie, au grand artiste, à l'homme bon. T. B. ». (1) Dans la dernière année de sa vie, un ami surprit Beethoven, seul, embrassant ce portrait en pleurant, et parlant tout haut suivant son habitude : « Tu étais si belle, si grande, pareille aux anges ! » L'ami se retira, revint un peu plus tard, le trouva au piano, et lui dit : « Aujourd'hui, mon vieil ami, il n'y a rien de diabolique sur votre visage. » Beethoven répondit : « C'est que mon bon ange m'a visité. » — La blessure fut profonde. « Pauvre Beethoven, dit-il lui-même, il n'est point de bonheur pour toi dans ce monde. Dans les régions de l'idéal seulement, tu peux trouver la paix et le bonheur. »

Il écrit dans ses notes : « Soumission, soumission profonde à ton destin : tu ne peux plus exister pour toi, mais seulement pour les autres ; pour toi, il n'y a plus de bonheur qu'en ton art. O Dieu, donne-moi la force de me vaincre ! »

*
* *

Il est donc abandonné par l'amour. En 1810, il se retrouve seul; mais la gloire est venue, et le sentiment de sa puissance. Il est dans la force de l'âge. Il se livre à son humeur violente et sauvage, sans plus se soucier de rien, sans égards au monde, aux conventions, aux

(1) Ce portrait se trouve encore aujourd'hui dans la maison de Beethoven, à Bonn. Il est reproduit dans la *Vie de Beethoven* par Frimmel, page 29, et dans le *Musical Times* du 15 décembre 1892.

jugements des autres. Qu'a-t-il à craindre ou à ménager? Plus d'amour et plus d'ambition. Sa force, voilà ce qui lui reste, la joie de sa force, et le besoin d'en user, presque d'en abuser. « La force, voilà la morale des hommes qui se distinguent du commun des hommes. » Il est retombé dans la négligence de sa mise; et sa liberté de manières est devenue bien plus hardie qu'autrefois. Il sait qu'il a le droit de tout dire, même aux plus grands. « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté », écrit-il le 17 juillet 1812. Bettina Brentano, qui le vit alors, dit qu' « aucun empereur, aucun roi n'avait une telle conscience de sa force ». Elle fut fascinée par sa puissance : « Lorsque je le vis pour la première fois, écrit-elle à Goethe, l'univers tout entier disparut pour moi. Beethoven me fit oublier le monde, et toi-même, ô Goethe... Je ne crois pas me tromper, en assurant que cet homme est de bien loin en avance sur la civilisation moderne. » Goethe chercha à connaître Beethoven. Ils se rencontrèrent aux bains de Bohême, à Toeplitz, en 1812, et s'entendirent assez mal. Beethoven admirait passionnément le génie de Goethe; (1) mais son caractère était

(1) Il est à remarquer combien, malgré son éducation négligée, le goût littéraire de Beethoven était sûr. En dehors de Goethe, dont il a dit qu'il lui semblait « grand, majestueux, toujours en *ré majeur* », et au-dessus de Goethe, il aimait trois hommes : Homère, Plutarque et Shakespeare. D'Homère, il préférait l'*Odyssée*. Il lisait continuellement Shakespeare dans la traduction allemande, et l'on sait avec quelle grandeur tragique il a traduit en musique *Coriolan* et *la Tempête*. Quant à Plutarque, il s'en nourrissait, comme les hommes de la Révolution. Brutus était son héros, ainsi qu'il fut celui de Michel Ange ; il avait sa statuette dans sa chambre. Il aimait Platon, et rêvait d'établir sa République dans le monde entier. « Socrate et Jésus ont été mes modèles », a-t-il dit quelque part. (Conversations de 1819-20.)

trop libre et trop violent, pour s'accommoder de celui de Goethe, et pour ne pas le blesser. Il a raconté lui-même une promenade qu'ils firent ensemble, où l'orgueilleux républicain qu'il était donna une leçon de dignité au conseiller aulique du grand-duc de Weimar, qui ne le lui pardonna point.

« Les rois et les princes peuvent bien faire des professeurs et des conseillers secrets ; ils peuvent les combler de titres et de décorations ; mais ils ne peuvent pas faire des grands hommes, des esprits qui s'élèvent au-dessus de la fiente du monde ; ... et quand deux hommes sont ensemble, tels que moi et Goethe, ces messieurs doivent sentir la distance qu'il y a d'eux à nous. — Hier, nous avons rencontré, sur le chemin, en rentrant, toute la famille impériale. Nous la vîmes venir de loin. Goethe se détacha de mon bras, pour se ranger sur le côté de la route. J'eus beau lui dire tout ce que je voulus, je ne pus lui faire faire un pas de plus. J'enfonçai alors mon chapeau sur ma tête, je boutonnai ma redingote, et je jouai des coudes au milieu des groupes les plus épais. — Princes et courtisans ont fait la haie ; le duc Rodolphe m'a ôté son chapeau ; madame l'Impératrice m'a salué la première. — Les grands me connaissent. — Pour mon divertissement, je vis la procession défiler devant Goethe. Il se tenait sur le bord de la route, profondément courbé, son chapeau à la main. Je lui ai lavé la tête après, je ne lui ai fait grâce de rien... » (1) Goethe n'oublia pas non plus. (2)

(1) *A Bettina von Arnim.* (Nohl, XCI.)

(2) « Beethoven, disait Goethe à Zelter, est malheureusement une personnalité tout à fait indomptée ; il n'a sans doute pas tort de

De cette date sont les *Septième* et *Huitième Symphonies,* écrites en quelques mois, à Toeplitz, en 1812 : l'Orgie du Rythme, et la Symphonie humoristique, les œuvres où il s'est montré peut-être le plus au naturel, et comme il disait, le plus « déboutonné » *(aufgeknoepft),* avec ces transports de gaieté et de fureur, ces contrastes imprévus, ces saillies déconcertantes et grandioses, ces explosions titaniques qui plongeaient Goethe et Zelter dans l'effroi, (1) et faisaient dire de la *Symphonie en la,* dans l'Allemagne du Nord, que c'était l'œuvre d'un ivrogne. — D'un homme ivre, en effet, mais

---

trouver le monde détestable; mais ce n'est pas le moyen de le rendre agréable pour lui et pour les autres. Il faut l'excuser et le plaindre, car il est sourd. » — Il ne fit rien dans la suite contre Beethoven, mais il ne fit rien pour lui : silence complet sur son œuvre, et jusque sur son nom. — Au fond, il admirait, mais redoutait sa musique; elle le troublait; il craignait qu'elle ne lui fît perdre le calme de l'âme, qu'il avait conquis au prix de tant de peines, et qui, contre l'opinion courante, *ne lui était rien moins que naturel.* Il ne l'avouait pas aux autres, ni peut-être à soi-même. — Une lettre du jeune Félix Mendelssohn, qui passa par Weimar en 1830, fait pénétrer innocemment dans les profondeurs de cette âme trouble et passionnée *(leidenschaftlicher Sturm und Werworrenheit,* comme Goethe disait lui-même), qu'une intelligence puissante maîtrisait.

« ... D'abord, écrit Mendelssohn, il ne voulait pas entendre parler de Beethoven; mais il lui fallut en passer par là, et écouter le premier morceau de la *Symphonie en ut mineur,* qui le remua étrangement. Il n'en voulut rien laisser paraître, et se contenta de me dire : « Cela ne touche point, cela ne fait qu'étonner. » Au bout d'un certain temps, il reprit : « C'est grandiose, insensé; on dirait que la maison va s'écrouler. » Survint le dîner, pendant lequel il demeura tout pensif, jusqu'au moment où, retombant de nouveau sur Beethoven, il se mit à m'interroger, à m'examiner. Je vis bien que l'effet était produit... »

(Sur les rapports de Goethe et de Beethoven, voir divers articles de Frimmel).

(1) Lettre de Goethe à Zelter, 2 septembre 1812. — Zelter à Goethe, 14 septembre 1812 : « *Auch ich bewundere ihn mit Schrecken* » « Moi aussi, je l'admire avec effroi ». — Zelter écrit en 1819 à Goethe : « On dit qu'il est fou. »

de force et de génie. « Je suis, a-t-il dit lui-même, je suis le Bacchus qui broie le délicieux nectar pour l'humanité. C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit. » Je ne sais si, comme l'a écrit Wagner, il a voulu peindre dans le finale de sa Symphonie une fête dionysiaque. (1) Je reconnais surtout dans cette fougueuse kermesse la marque de son hérédité flamande, de même que je retrouve son origine dans son audacieuse liberté de langage et de manières, qui détonne superbement dans le pays de la discipline et de l'obéissance. Nulle part plus de franchise et de libre puissance que dans la *Symphonie en la.* C'est une dépense folle d'énergies surhumaines, sans but, pour le plaisir, un plaisir de fleuve qui déborde et submerge. Dans la *Huitième Symphonie,* la farce est moins grandiose, mais plus étrange encore, et plus caractéristique de l'homme, mêlant la tragédie à la farce, et une vigueur herculéenne à des jeux et des caprices d'enfant. (2)

1814 marque l'apogée de la fortune de Beethoven. Au Congrès de Vienne, il fut traité comme une gloire européenne. Il prit une part active aux fêtes. Les princes lui rendaient hommage; et il se laissait fièrement faire la cour par eux, comme il s'en vantait à Schindler.

Il s'était enflammé pour la guerre d'indépendance. En 1813, il écrivit une symphonie de *la Victoire*

---

(1) C'est, en tout cas, un sujet auquel Beethoven a pensé: car nous le trouvons dans ses notes, et, particulièrement, dans ses projets d'une *Dixième Symphonie.*

(2) Contemporaine, et peut-être inspiratrice, parfois, de ces œuvres est son intimité très tendre avec Amalie Sebald.

de Wellington, et, au commencement de 1814, un chœur guerrier : *Renaissance de l'Allemagne (Germanias Wiedergeburt)*. Le 29 novembre 1814, il dirigea, devant un public de rois, une cantate patriotique : *Le glorieux moment (Der glorreiche Augenblick)*, et il composa pour la prise de Paris, en 1815, un chœur : *Tout est consommé ! (Es ist vollbracht !)* Ces œuvres de circonstance firent plus pour sa réputation que tout le reste de sa musique. La gravure de Blasius Hoefel, d'après un dessin du Français Letronne, et le masque farouche, moulé sur son visage par Franz Klein en 1812, donnent l'image vivante de Beethoven au temps du Congrès de Vienne. (1) Le trait dominant de cette face de lion, aux mâchoires serrées, aux plis colères et douloureux, est la volonté, — une volonté napoléonienne. On reconnaît l'homme, qui disait de Napoléon, après Iéna : « Quel malheur que je ne me connaisse pas à la guerre comme à la musique ! je le battrais ! » — Mais son royaume n'était pas de ce monde. « Mon empire est dans l'air », comme il l'écrit à François de Brunswick. *(Mein Reich ist in der Luft.)* (2)

*
* *

A cette heure de gloire succède la période la plus triste et la plus misérable.

---

(1) C'est ce masque, que nous reproduisons, en tête de ce cahier.

(2) « Je ne vous dis rien de nos monarques et de leurs monarchies », écrit-il à Kauka pendant le Congrès de Vienne. « Pour moi, l'empire de l'esprit est le plus cher de tous : c'est le premier de tous les royaumes temporels et spirituels ». *(Mir ist das geistige Reich das Liebste, und der Oberste aller geistlichen und weltlichen Monarchien.)*

Vienne n'avait jamais été sympathique à Beethoven. Un génie fier et libre, comme le sien, ne pouvait se plaire dans cette ville factice, d'esprit mondain et médiocre, que Wagner a si durement marquée de son mépris. (1) Il ne perdait aucune occasion de s'en éloigner; et vers 1808, il avait songé sérieusement à quitter l'Autriche, pour venir à la cour de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. (2) Mais Vienne était abondante en ressources musicales; et il faut lui rendre cette justice, qu'il s'y trouva toujours de nobles dilettantes pour sentir la grandeur de Beethoven et pour épargner à leur patrie la honte de le perdre. En 1809, trois des plus riches seigneurs de Vienne : l'archiduc Rodolphe, élève de Beethoven, le prince Lobkowitz, et le prince Kinsky, s'étaient engagés à lui servir annuellement une pension de 4.000 florins, sous la seule condition qu'il resterait en Autriche : « Comme il est démontré, disaient-ils, que l'homme ne peut entièrement se vouer à son art, qu'à la condition d'être libre de tout souci matériel, et que ce n'est qu'alors qu'il peut produire ces œuvres sublimes qui sont la gloire de l'art, les soussignés ont formé la résolution de mettre Ludwig van

---

(1) « Vienne, n'est-ce point tout dire ? — Toute trace du protestantisme allemand effacée; même l'accent national, perdu, italianisé. L'esprit allemand, les manières et les mœurs allemandes, expliquées par des manuels de provenance italienne et espagnole... Le pays d'une histoire falsifiée, d'une science falsifiée, d'une religion falsifiée... Un scepticisme frivole, qui devait ruiner et ensevelir l'amour de la vérité, et de l'honneur, et de l'indépendance !... » (Wagner : *Beethoven*, 1870.)

(2) Le roi Jérôme avait offert à Beethoven un traitement de six cents ducats d'or, sa vie durant, et une indemnité de voyage de 150 ducats d'argent, contre l'unique engagement de jouer quelquefois devant lui, et de diriger ses concerts de musique de chambre, qui ne devaient être ni longs, ni fréquents. (*Nohl*, XLIX.) Beethoven fut tout près de partir.

Beethoven à l'abri du besoin, et d'écarter ainsi les obstacles misérables qui pourraient s'opposer à l'essor de son génie. »

Malheureusement l'effet ne répondit pas aux promesses. Cette pension fut toujours fort inexactement payée; bientôt elle cessa tout à fait de l'être. Vienne avait d'ailleurs changé de caractère après le Congrès de 1814. La société était distraite de l'art par la politique, le goût musical gâté par l'italianisme, et la mode, toute à Rossini, traitait Beethoven de pédant. (1)

Les amis et les protecteurs de Beethoven se dispersèrent ou moururent : le prince Kinsky en 1812, Lichnowsky en 1814, Lobkowitz en 1816. Rasumowsky, pour qui il avait écrit ses admirables quatuors, op. 59, donna son dernier concert en février 1815. En 1815, Beethoven se brouille avec Stephen von Breuning, son ami d'enfance, le frère d'Éléonore. Il est désormais seul : « Je n'ai point d'amis et je suis seul au monde », écrit-il dans ses notes de 1816.

La surdité était devenue complète. Depuis l'automne de 1815, il n'a plus de relations que par écrit avec le reste des hommes. Le plus ancien cahier de conversation est de 1816. (2) On connaît le douloureux récit de Schindler sur la représentation de *Fidelio* en 1822. « Beethoven demanda à diriger la répétition générale...

---

(1) Le *Tancrède* de Rossini suffit à ébranler tout l'édifice de la musique allemande. Bauernfeld, cité par Ehrhard, note dans son *Journal* ce jugement qui circulait dans les salons de Vienne, en 1816 : « Mozart et Beethoven sont de vieux pédants; la bêtise de l'époque précédente les goûtait; c'est seulement depuis Rossini, qu'on sait ce que c'est que la mélodie. *Fidelio* est une ordure ; on ne comprend pas qu'on se donne la peine d'aller s'y ennuyer. »

(2) Remarquer que de cette année, date, dans sa musique, un changement de style, inauguré par la sonate op. 101.

Dès le duetto du premier acte, il fut évident qu'il n'entendait rien de ce qui se passait sur la scène. Il retardait considérablement le mouvement; et, tandis que l'orchestre suivait son bâton, les chanteurs pressaient pour leur compte. Il s'en suivit une confusion générale. Le chef d'orchestre ordinaire, Umlauf, proposa un instant de repos, sans en donner la raison; et après quelques paroles échangées avec les chanteurs, on recommença. Le même désordre se produisit de nouveau. Il fallut faire une seconde pause. L'impossibilité de continuer sous la direction de Beethoven était évidente ; mais comment le lui faire comprendre ? Personne n'avait le cœur de lui dire : « Retire-toi, pauvre malheureux, tu ne peux pas diriger. » Beethoven, inquiet, agité, se tournait à droite et à gauche, s'efforçait de lire dans l'expression des différentes physionomies, et de comprendre d'où venait l'obstacle : de tous côtés, le silence. Tout à coup, il m'appela d'une façon impérieuse. Quand je fus près de lui, il me présenta son carnet et me fit signe d'écrire. Je traçai ces mots : « Je vous supplie de ne pas continuer; je vous expliquerai à la maison pourquoi. » D'un bond, il sauta dans le parterre, me criant : « Sortons vite ! » Il courut d'un trait jusqu'à sa maison ; il entra, et se laissa tomber inerte sur un divan, se couvrant le visage avec les deux mains ; il resta ainsi jusqu'à l'heure du repas. A table, il ne fut pas possible d'en tirer une parole ; il conservait l'expression de l'abattement et de la douleur la plus profonde. Après dîner, quand je voulus le laisser, il me retint, m'exprimant le désir de ne pas rester seul. Au moment de nous séparer, il me pria de l'accompagner chez son médecin, qui avait une grande répu-

tation pour les maladies de l'oreille... Dans toute la suite de mes rapports avec Beethoven, je ne trouve pas un jour qui puisse se comparer à ce jour fatal de novembre... Il avait été frappé au cœur, et, jusqu'au jour de sa mort, il vécut sous l'impression de cette terrible scène. »

Deux ans plus tard, le 7 mai 1824, dirigeant la *Symphonie avec chœurs* (ou plutôt, comme dit le programme, « prenant part à la direction du concert »), il n'entendait rien du fracas de toute la salle qui l'acclamait; il ne parvenait à s'en douter, que lorsqu'une des chanteuses, le prenant par la main, le tournait du côté du public, et qu'il voyait soudain les auditeurs debout, agitant leurs chapeaux, et battant des mains. — Un voyageur anglais, Russel, qui le vit au piano, vers 1825, dit que quand il voulait jouer doucement, les touches ne résonnaient pas, et que cela était saisissant de suivre dans ce silence l'émotion qui l'animait, sur sa figure et ses doigts crispés.

Muré en lui-même, (1) séparé du reste des hommes, il n'avait de refuge qu'en la nature. « Elle était sa seule confidente », dit Thérèse de Brunswick. Elle fut son refuge. Charles Neate, qui le connut en 1815, dit qu'il ne vit jamais personne qui aimât aussi parfaitement les fleurs, les nuages, la nature : il semblait en vivre. — « Personne sur terre ne peut aimer la campagne autant que moi, écrit Beethoven... J'aime un arbre plus qu'un homme... » — Chaque jour, à Vienne, il faisait le tour des remparts. A la campagne, de l'aurore à la nuit, il

(1) Voir les admirables pages de Wagner sur la surdité de Beethoven. (*Beethoven*, 1870.)

se promenait seul, sans chapeau, sous le soleil, ou la pluie. « Tout Puissant! — Dans les bois je suis heureux, — heureux dans les bois — où chaque arbre parle par toi. — Dieu, quelle splendeur! — Dans ces forêts, sur les collines, — c'est le calme, — le calme pour te servir. »

La misère de sa vie y trouvait quelque répit. Il était harcelé par les soucis d'argent. Il écrit en 1818 : « Je suis presque réduit à la mendicité, et je suis forcé d'avoir l'air de ne pas manquer du nécessaire. » Et ailleurs : « La sonate op. 106 a été écrite dans des circonstances pressantes. C'est une dure chose de travailler pour se procurer du pain. » — Spohr dit que souvent il ne pouvait sortir, à cause de ses souliers troués. — Il avait de fortes dettes envers ses éditeurs, et ses œuvres ne lui rapportaient rien. La *Messe en ré*, mise en souscription, recueillit sept souscripteurs, (dont pas un musicien). (1) Il recevait à peine trente ou quarante ducats pour ses admirables sonates, dont chacune lui coûtait trois mois de travail. Le prince Galitzin lui faisait composer ses quatuors, op. 127, 130, 132, ses œuvres les plus profondes peut-être et qui semblent écrites avec son sang : il ne les lui payait pas. Beethoven se consumait dans des difficultés domestiques, dans des procès sans fin, afin d'obtenir les pensions qu'on lui devait, ou de conserver la tutelle d'un neveu, le fils de son frère Charles, mort de la phtisie en 1815.

Il avait reporté sur cet enfant le besoin de dévouement dont son cœur débordait. Il se réservait là encore de cruelles souffrances. Il semble qu'une sorte

(1) Beethoven s'était adressé personnellement à Cherubini, qui était « de ses contemporains celui qu'il estimait le plus ». (Nohl : *Lettres de Beethoven,* CCL.) Cherubini ne répondit pas.

de grâce d'État ait pris soin de renouveler sans cesse et d'accroître sa misère, pour que son génie ne manquât point d'aliments. — Il lui fallut d'abord disputer le petit Charles à la mère indigne, qui voulait le lui enlever :

« O mon Dieu, écrit-il, mon rempart, ma défense, mon seul refuge! tu lis dans les profondeurs de mon âme, et tu sais les douleurs que j'éprouve, lorsqu'il faut que je fasse souffrir ceux qui veulent me disputer mon Charles, mon trésor! Entends-moi, Être que je ne sais comment nommer, exauce l'ardente prière de la plus malheureuse de tes créatures! »

« O Dieu! A mon secours! Tu me vois abandonné de l'humanité entière, parce que je ne veux pas pactiser avec l'injustice! Exauce la prière que je te fais, au moins pour l'avenir, de vivre avec mon Charles!... O sort cruel, destin implacable! non, non, mon malheur ne finira jamais! »

Puis ce neveu, si passionnément aimé, se montra indigne de la complaisance de son oncle. La correspondance de Beethoven avec lui est douloureuse et révoltée, comme celle de Michel Ange avec ses frères, mais plus naïve et plus touchante :

« Dois-je encore une fois être payé par l'ingratitude la plus abominable? Eh bien, si le lien doit être rompu entre nous, qu'il le soit! tous les gens impartiaux qui le sauront te haïront... Si le pacte qui nous lie te pèse, au nom de Dieu, — qu'il en soit selon sa volonté! — Je t'abandonne à la Providence; j'ai fait tout ce que je pouvais; je puis paraître devant le Juge Suprême... » (1)

« Gâté, comme tu es, cela ne te ferait pas de mal de

---

(1) *Nohl*, CCCXLIII.

tâcher enfin d'être simple et vrai ; mon cœur a trop souffert de ta conduite hypocrite à mon égard, et il m'est difficile d'oublier... Dieu m'est témoin, je ne rêve que d'être à mille lieues de toi, et de ce triste frère, et de cette abominable famille... — Je ne peux plus avoir confiance en toi. » Et il signe : « Malheureusement, ton père, — ou mieux, pas ton père ». (1)

Mais le pardon vient aussitôt :

« Mon cher fils ! — Pas un mot de plus, — viens dans mes bras, tu n'entendras aucune dure parole... Je te recevrai avec le même amour. — Ce qu'il y a à faire pour ton avenir, nous en parlerons amicalement. — Ma parole d'honneur, aucun reproche ! Ils ne serviraient plus à rien. Tu n'as plus à attendre de moi que la sollicitude et l'aide la plus aimante. — Viens — viens sur le cœur fidèle de ton père. — Beethoven. — Viens, aussitôt après le reçu de cette lettre, viens à la maison. (Et sur l'adresse, en français :) *Si vous ne viendrez pas, vous me tuerez sûrement.* » (2)

« Ne mens pas », supplie-t-il, « reste toujours mon fils bien-aimé ! Quelle horrible dissonance, si tu me payais d'hypocrisie, comme on veut me le faire croire !... Adieu, celui qui ne t'a pas donné la vie, mais qui te l'a certainement conservée et qui a pris tous les soins possibles de ton développement moral, avec une affection plus que paternelle, te prie du fond du cœur, de suivre le seul vrai chemin du bien et du juste. Ton fidèle bon père. » (3)

---

(1) *Nohl*, CCCXLIV.
(2) *Nohl*, CCCLXX.
(3) *Nohl*, CCCLXII-LXVII. Une lettre, que vient de retrouver à Berlin M. Kalischer, montre avec quelle passion Beethoven voulait faire de son neveu « un citoyen utile à l'État » (premier février 1819).

Après avoir caressé toutes sortes de rêves pour l'avenir de ce neveu, qui ne manquait pas d'intelligence et qu'il voulait diriger vers la carrière universitaire, Beethoven dut consentir à en faire un négociant. Mais Charles fréquentait les tripots, il faisait des dettes.

Par un triste phénomène, plus fréquent qu'on ne croit, la grandeur morale de son oncle, au lieu de lui faire du bien, lui faisait du mal, l'exaspérait, le poussait à la révolte, comme il le dit, dans ce terrible mot, où se montre à vif cette âme misérable : « Je suis devenu plus mauvais, parce que mon oncle voulait que je fusse meilleur. » Il en arriva, dans l'été de 1826, à se tirer un coup de pistolet dans la tête. Il n'en mourut pas ; mais c'est Beethoven qui faillit en mourir, et qui ne se remit jamais de cette émotion affreuse. (1) Charles guérit ; il vécut jusqu'à la fin pour faire souffrir son oncle, à la mort duquel il ne fut pas tout à fait étranger, et auprès duquel il ne fut pas à l'heure de la mort. — « Dieu ne m'a jamais abandonné », écrivait Beethoven à son neveu, quelques années avant. « Il se trouvera quelqu'un pour me fermer les yeux. » — Ce ne devait pas être celui qu'il appelait « son fils ».



C'est du fond de cet abîme de tristesse que Beethoven entreprit de célébrer la Joie.

C'était le projet de toute sa vie. Dès 1793, il y pensait,

(1) Schindler qui le vit alors, dit qu'il devint, subitement, comme un vieillard de soixante-dix ans, brisé, sans force, sans volonté. Il serait mort, si Charles était mort. — Il mourut peu de mois après.

à Bonn. (1) Toute sa vie, il voulut chanter la Joie, et en faire le couronnement de l'une de ses grandes œuvres. Toute sa vie, il hésita à trouver la forme exacte de l'hymne, et l'œuvre où il pourrait lui donner place. Même dans sa *Neuvième Symphonie,* il était loin d'être décidé. Jusqu'au dernier instant, il fut sur le point de remettre l'*Ode à la Joie* à une dixième ou onzième symphonie. On doit bien remarquer que la *Neuvième* n'est pas intitulée, comme on dit : *Symphonie avec chœurs,* mais *Symphonie avec un chœur final sur l'Ode à la Joie.* Elle pouvait, elle a failli avoir une autre conclusion. En juillet 1823, Beethoven pensait encore à lui donner un *finale* instrumental, qu'il employa ensuite dans le quatuor op. 132. Czerny et Sonnleithner assurent même qu'après l'exécution (mai 1824), Beethoven n'avait pas abandonné cette idée.

Il y avait, à l'introduction du chœur dans une symphonie, de grandes difficultés techniques que nous attestent les cahiers de Beethoven et ses nombreux essais pour faire entrer les voix autrement, et à un autre moment de l'œuvre. Dans les esquisses de la

---

(1) Lettre de Fischenich à Charlotte Schiller (janvier 1793). L'ode de Schiller avait été écrite en 1785. — Le thème actuel apparaît en 1808, dans la *Fantaisie pour piano, orchestre et chœur,* op. 80, et en 1810, dans le *Lied,* sur des paroles de Goethe : *Kleine Blumen, kleine Blaetter.* — J'ai vu dans un cahier de notes de 1812, appartenant aujourd'hui au docteur Erich Prieger, à Bonn, entre les esquisses de la *Septième Symphonie* et un projet d'*ouverture de Macbeth,* un essai d'adaptation des paroles de Schiller au thème qu'il utilisa plus tard dans l'ouverture op. 115 *(Namensfeier).* — Quelques-uns des motifs instrumentaux de la *Neuvième Symphonie* se montrent avant 1815. Enfin, le thème définitif de la Joie est noté en 1822, ainsi que tous les autres airs de la Symphonie, sauf le *trio,* qui vient peu après, puis l'*andante moderato,* et enfin l'*adagio,* qui paraît le dernier.

deuxième mélodie de l'*adagio*, (1) il a écrit : « Peut-être le chœur entrerait-il convenablement ici. » Mais il ne pouvait se décider à se séparer de son fidèle orchestre. « Quand une idée me vient, disait-il, je l'entends dans un instrument, jamais dans les voix. » Aussi recule-t-il le plus possible le moment d'employer les voix ; et il va jusqu'à donner d'abord aux instruments, non seulement les récitatifs du *finale*, (2) mais le thème même de la Joie.

Mais il faut aller plus avant encore dans l'explication de ces hésitations et de ces retards : la cause en est plus profonde. Ce malheureux homme, toujours tourmenté par le chagrin, a toujours aspiré à chanter l'excellence de la Joie ; et, d'année en année, il remettait sa tâche, sans cesse repris par le tourbillon de ses passions et par sa mélancolie. Ce n'est qu'au dernier jour qu'il y est parvenu. Mais avec quelle grandeur !

Au moment où le thème de la Joie va paraître pour la première fois, l'orchestre s'arrête brusquement ; il se fait un soudain silence : ce qui donne à l'entrée du chant un caractère mystérieux et divin. Et cela est vrai : ce thème est proprement un dieu. La Joie descend du ciel, enveloppée d'un calme surnaturel : de son souffle léger elle caresse les souffrances ; et la première impression qu'elle fait est si tendre, quand elle se glisse dans le cœur convalescent, qu'ainsi que cet ami de Beethoven, « on a envie de pleurer, en voyant ses doux yeux ». Lorsque le thème passe ensuite dans les voix, c'est à la

(1) Bibliothèque de Berlin.
(2) *Also ganz so als staenden Worte darunter.* (« Tout à fait comme s'il y avait des paroles dessous. »)

basse qu'il se présente d'abord, avec un caractère sérieux et un peu oppressé. Mais peu à peu, la Joie s'empare de l'être. C'est une conquête, une guerre contre la douleur. Et voici les rythmes de marche, les armées en mouvement, le chant ardent et haletant du ténor, toutes ces pages frémissantes, où l'on croit entendre le souffle de Beethoven lui-même, le rythme de sa respiration et de ses cris inspirés, tandis qu'il parcourait les champs, en composant son œuvre, transporté d'une fureur démoniaque, comme un vieux roi Lear au milieu de l'orage. A la joie guerrière succède l'extase religieuse ; puis une orgie sacrée, un délire d'amour. Toute une humanité frémissante tend les bras au ciel, pousse des clameurs puissantes, s'élance vers la Joie, et l'étreint sur son cœur.

L'œuvre du Titan eut raison de la médiocrité publique. La frivolité de Vienne en fut un instant ébranlée ; elle était toute à Rossini, et aux opéras italiens. Beethoven, humilié et attristé, allait s'établir à Londres, et pensait y faire exécuter la *Neuvième Symphonie*. Une seconde fois, comme en 1809, quelques nobles amis lui portèrent une supplique, pour qu'il ne quittât pas la patrie. « Nous savons, disaient-ils, que vous avez écrit une nouvelle composition de musique sacrée, (1) où vous avez exprimé les sentiments que vous inspire *votre foi profonde. La lumière surnaturelle* qui pénètre votre grande âme l'illumine. Nous savons d'autre part que la couronne de vos grandes symphonies s'est augmentée d'une fleur immortelle... Votre absence pendant ces dernières

(1) La *Messe en ré,* op. 123.

années, affligeait tous ceux qui avaient les yeux tournés vers vous. (1) Tous pensaient avec tristesse que l'homme de génie, placé si haut parmi les vivants, restait silencieux, tandis qu'un genre de musique étrangère cherchait à se transplanter sur notre terre, faisant tomber dans l'oubli les productions de l'art allemand... De vous seul la nation attend une nouvelle vie, de nouveaux lauriers, et un nouveau règne du vrai et du beau, en dépit de la mode du jour... Donnez-nous l'espoir de voir bientôt nos désirs satisfaits... Et puisse le printemps qui vient, refleurir doublement, grâce a vos dons pour nous et pour le monde ! » (2) Cette généreuse adresse montre quelle était la puissance non seulement artistique, mais morale, dont Beethoven jouissait sur l'élite de l'Allemagne. Le premier mot qui s'offre à ses admirateurs pour louer son génie n'est pas celui de science, ni d'art : c'est celui de *foi*.

Beethoven fut profondément ému par ces paroles. Il resta. Le 7 mai 1824, eut lieu à Vienne la première audition de la *Messe en ré* et de la *Neuvième Symphonie*. Le succès fut triomphal, et prit même un caractère presque séditieux. Quand Beethoven parut, il fut accueilli par cinq salves d'applaudissements; la coutume, dans ce pays de l'étiquette, était de n'en faire que trois pour l'entrée de la famille impériale. La police

---

(1) Beethoven, harassé par les tracas domestiques, la misère, les soucis de tout genre, n'écrivit en cinq ans, de 1816 à 1821, que trois œuvres pour piano (op. 101, 102, 106). Ses ennemis le disaient épuisé. Il se remit au travail en 1821.

(2) Février 1824. Signèrent : prince C. Lichnowski, comte Maurice Lichnowski, comte Maurice de Friès, comte M. de Dietrichstein, comte F. de Palfy, comte Czernin, Ignace Edler de Mosel, Charles Czerny, abbé Stadler, A. Diabelli, Artaria et C., Steiner et C., A. Streicher, Zmeskall, Kiesewetter, etc.

dut mettre fin aux manifestations. La symphonie souleva un enthousiasme frénétique. Beaucoup pleuraient. Beethoven s'évanouit d'émotion après le concert; on le porta chez Schindler; il y resta assoupi, tout habillé, sans manger ni boire, toute la nuit et le matin suivant. Le triomphe fut passager, et le résultat pratique en fut nul pour Beethoven. Le concert ne lui rapporta rien. La gêne matérielle de sa vie n'en fut point changée. Il se retrouva pauvre, malade, solitaire, — mais vainqueur : (1) — vainqueur de la médiocrité des hommes — vainqueur de son propre destin, vainqueur de sa souffrance. — « Sacrifie, sacrifie toujours les niaiseries de la vie à ton art! Dieu par dessus tout! » *(O Gott über alles!)*



Il s'est donc emparé de l'objet de toute sa vie. Il a saisi la Joie. — Saura-t-il rester à ce sommet de l'âme, qui domine les tempêtes? — Certes il dut retomber bien des jours dans les anciennes angoisses. Certes, ses derniers quatuors sont pleins d'ombres étranges. Pourtant il semble que la victoire de la *Neuvième Symphonie* ait laissé en lui sa glorieuse marque. Les projets qu'il

(1) La *Neuvième Symphonie* fut exécutée pour la première fois, en Allemagne, à Francfort, le premier avril 1825; à Londres, dès le 25 mars 1825; à Paris, au Conservatoire, le 27 mars 1831. Mendelssohn, âgé de 17 ans, en donna une audition sur le piano, à la Jaegerhalle de Berlin, le 13 novembre 1826. Wagner, étudiant à Leipzig, la recopia tout entière de sa main; et, dans une lettre du 6 octobre 1830 à l'éditeur Schott, il lui offre une réduction de la symphonie, pour piano à deux mains. On peut dire que la *Neuvième Symphonie* décida de la vie de Wagner.

a pour l'avenir : la *Dixième Symphonie,* (1) *l'Ouverture sur le nom de Bach,* la musique pour la *Mélusine* de Grillparzer (2) et le *Faust* de Goethe, (3) l'oratorio biblique sur *Saül et David,* montrent son esprit attiré vers la sérénité puissante des grands vieux maîtres allemands : de Bach et de Haendel, — et, plus encore, vers la lumière du Midi, vers le Sud de la France, ou vers cette Italie qu'il rêvait de parcourir. (4)

Le docteur Spiller, qui le vit en 1826, dit que sa figure était devenue joyeuse et joviale. La même année, quand

---

(1) Beethoven écrit à Moscheles, le 18 mars 1827 : « Une symphonie entièrement esquissée est dans mon pupitre, avec une nouvelle ouverture. » Cette esquisse n'a jamais été retrouvée. — On lit seulement dans ses notes :

« Adagio cantique. — Chant religieux pour une symphonie dans les anciens modes *(Herr Gott dich loben wir. — Alleluja),* soit d'une façon indépendante, soit comme introduction à une fugue. Cette symphonie pourrait être caractérisée par l'entrée des voix, soit dans le *finale,* soit dès l'*adagio.* Les violons de l'orchestre, etc., décuplés pour les derniers mouvements. Faire entrer les voix une à une ; ou répéter en quelque sorte l'*adagio* dans les derniers mouvements. Pour texte de l'*adagio,*un mythe grec, [ou] un cantique ecclésiastique. Dans l'*allegro,* fête à Bacchus. » (1818)

Comme on voit, la conclusion chorale était alors réservée pour la *Dixième* et non pour la *Neuvième Symphonie.*

Plus tard, il dit qu'il veut accomplir dans sa *Dixième Symphonie* « la réconciliation du monde moderne avec le monde antique, ce que Goethe avait tenté dans son *Second Faust* ».

(2) Le sujet est la légende d'un chevalier, qui est amoureux et captif d'une fée, et qui souffre de la nostalgie de la liberté. Il y a des analogies entre le poème et celui de *Tannhaeuser.* Beethoven y travailla de 1823 à 1826. (Voir A. Ehrhard : *Franz Grillparzer,* 1900)

(3) Beethoven avait, depuis 1808, le dessein d'écrire la musique de *Faust.* (La première partie du *Faust* venait de paraître, sous le titre de Tragédie, en automne 1807.) C'était là son projet le plus cher. *(« Was mir und der Kunst das Höchste ist. »)*

(4) « Le Sud de la France ! c'est là ! c'est là ! » *(Südliches Frankreich, dahin ! dahin !)* (carnets de la bibliothèque de Berlin). — « ... Partir d'ici. A cette seule condition, tu pourras de nouveau t'élever dans les hautes régions de ton art... Une symphonie, puis partir, partir, partir... L'été, travailler pour le voyage... Parcourir l'Italie, la Sicile avec quelque autre artiste. » *(Id.)*

Grillparzer lui parle pour la dernière fois, c'est Beethoven qui rend de l'énergie au poète accablé : « Ah ! dit celui-ci, si j'avais la millième partie de votre force et de votre fermeté ! » Les temps sont durs ; la réaction monarchique opprime les esprits. « La censure m'a tué, gémit Grillparzer. Il faut partir pour l'Amérique du Nord, si l'on veut parler, penser librement. » Mais nul pouvoir ne pouvait bâillonner la pensée de Beethoven. « Les mots sont enchaînés ; mais les sons par bonheur sont encore libres », lui écrit le poète Kuffner. Beethoven est la grande voix libre, la seule peut-être alors de la pensée allemande. Il le sentait. Souvent il parle du devoir qui lui était imposé d'agir, au moyen de son art, « pour la pauvre humanité », pour « l'humanité à venir » *(der künftigen Menschheit)*, de lui faire du bien, de lui rendre courage, de secouer son sommeil, de flageller sa lâcheté. « Notre temps, écrivait-il à son neveu, a besoin de robustes esprits, pour fouailler ces misérables gueuses d'âmes humaines. » Le docteur Müller dit, en 1827, que « Beethoven s'exprimait toujours librement sur le gouvernement, sur la police, sur l'aristocratie, même en public. La police le savait, mais elle tolérait ses critiques et ses satires comme des rêveries inoffensives ; et elle laissait en repos l'homme dont le génie avait un extraordinaire éclat ». (1)

Ainsi rien n'était capable de plier cette force indomptable. Elle semble se faire un jeu maintenant de la dou-

(1) Beethoven attaquait hardiment les préjugés et les vices de son gouvernement. Il lui reprochait, entre autres choses : l'organisation de la justice, arbitraire et servile, — entravée par une longue procédure ; — la police, qui tendait constamment à outrepasser ses attributions ; — la bureaucratie baroque et inerte, qui tuait toute initiative individuelle et paralysait l'action ; — les privi-

leur. La musique écrite dans ces dernières années, malgré les circonstances pénibles où elle fut composée, (1) a souvent un caractère tout nouveau d'ironie, de mépris héroïque et joyeux. Quatre mois avant sa mort, le dernier morceau qu'il termine, en novembre 1826, le nouveau *finale* au *quatuor* op. 130, est très gai. A la vérité, cette gaîté n'est pas celle de tout le monde. Tantôt c'est le rire âpre et saccadé dont parle Moscheles; tantôt le sourire émouvant, fait de tant de souffrances vaincues. N'importe, il est vainqueur. Il ne croit pas à la mort.

Elle venait cependant. A la fin de novembre 1826, il prit un refroidissement pleurétique; il tomba malade à Vienne, au retour d'un voyage entrepris en hiver pour assurer l'avenir de son neveu. Ses amis étaient loin. Il chargea son neveu de lui chercher un médecin. Le misérable oublia la commission, ne s'en souvint que deux jours après. Le médecin vint trop tard et soigna mal Beethoven. Trois mois, sa constitution athlétique lutta contre le mal. Le 3 janvier 1827, il institua son bien aimé neveu, légataire universel. Il pensa à ses chers amis du Rhin; il écrivit encore à Wegeler: « ... Combien je voudrais te parler! mais je suis trop faible. Je ne puis plus rien que t'embrasser dans mon cœur, toi et ta Lorchen. » La misère eût assombri ses derniers instants sans la générosité de quelques amis anglais. Il était devenu très doux et très patient. Sur son lit

lèges d'une aristocratie dégénérée, tenace à s'arroger exclusivement les plus hautes charges de l'État; — l'impuissance du souverain à pourvoir au bien-être des citoyens. — Ses sympathies politiques semblaient être alors pour l'Angleterre.

(1) Le suicide de son neveu.

d'agonie, le 17 février 1827, après trois opérations, attendant la quatrième, il écrit avec sérénité : « Je prends patience et je pense : Tout mal amène avec lui quelque bien. »

Le bien fut la délivrance, « la fin de la comédie », comme il dit en mourant, — disons : de la tragédie de sa vie.

Il mourut pendant un orage, — une tempête de neige, — dans un éclat de tonnerre. Une main étrangère lui ferma les yeux (1) (26 mars 1827).



Cher Beethoven ! Assez d'autres ont loué sa grandeur artistique. Mais il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne. Il est le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent. Quand nous sommes attristés par les misères du monde, il est celui qui vient auprès de nous, comme il venait s'asseoir au piano d'une mère en deuil, et, sans une parole, consolait sa peine au chant de sa plainte résignée. Et quand la fatigue nous prend de l'éternel combat inutilement livré contre la médiocrité des vices et des vertus, c'est un bien indicible de se retremper dans cet océan de volonté et de foi. Il se dégage de lui une contagion de vaillance, un bonheur de la lutte, (2) l'ivresse d'une conscience

(1) Le jeune musicien Anselm Hüttenbrenner.
« Dieu soit loué ! », écrit Breuning. « Remercions-le d'avoir mis fin à ce long et douloureux martyre. »

(2) « Je suis heureux toutes les fois que je surmonte quelque chose. » (Lettre à l'Immortelle Aimée) — « Je voudrais vivre mille fois la vie... Je ne suis pas fait pour une vie tranquille. » (A Wegeler, 16 novembre 1801.)

qui sent en elle un Dieu. Il semble que dans sa communion de tous les instants avec la nature, (1) il ait fini par s'en assimiler les énergies profondes. Grillparzer, qui admirait Beethoven avec une sorte de crainte, dit de lui : « Il alla jusqu'au point redoutable, où l'art se fond avec les éléments sauvages et capricieux. » Schumann écrit de même de la *Symphonie en ut mineur* : « Si souvent qu'on l'entende, elle exerce sur nous une puissance invariable, comme ces phénomènes de la nature, qui, si fréquemment qu'ils se reproduisent, nous remplissent toujours de crainte et d'étonnement. » Et Schindler, son confident : « Il s'empara de l'esprit de la nature. » — Cela est vrai : Beethoven est une force de la nature ; et c'est un spectacle d'une grandeur homérique, que ce combat d'une puissance élémentaire contre le reste de la nature.

Toute sa vie est pareille à une journée d'orage. — Au commencement, un jeune matin limpide. A peine quelques souffles de langueur. Mais déjà, dans l'air immobile, une secrète menace, un lourd pressentiment. Brusquement, les grandes ombres passent, les grondements tragiques, les silences bourdonnants et redoutables, les coups de vent furieux de l'*Héroïque* et de l'*Ut mineur*. Cependant la pureté du jour n'en est pas encore atteinte. La joie reste la joie ; la tristesse garde toujours un espoir. Mais, après 1810, l'équilibre de l'âme se rompt. La lumière devient étrange. Des pensées les plus claires, on voit comme des vapeurs

(1) « Beethoven m'enseigna la science de la nature, et me dirigea dans cette étude comme dans celle de la musique. Ce n'étaient pas les lois de la nature, mais sa puissance élémentaire qui l'enchantait. » (Schindler.)

monter ; elles se dissipent ; elles se reforment ; elles obscurcissent le cœur de leur trouble mélancolique et capricieux ; parfois, l'idée musicale semble disparaître tout entière, noyée, après avoir une ou deux fois émergé de la brume ; elle ne ressort, à la fin du morceau, que par une bourrasque. La gaîté même a pris un caractère âpre et sauvage. Une fièvre, un poison se mêle à tous les sentiments. (1) L'orage s'amasse, à mesure que le soir descend. Et voici les lourdes nuées gonflées d'éclairs, noires de nuit, grosses de tempêtes, du commencement de la *Neuvième*. — Soudain, au plus fort de l'ouragan, les ténèbres se déchirent, la nuit est chassée du ciel, et la sérénité du jour rendue par un acte de volonté.

Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remportée l'Esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la joie, crée la Joie lui-même pour la donner au monde. Il la forge avec sa misère, comme il l'a dit en une fière parole, où se résume sa vie, et qui est la devise de toute âme héroïque :

« La Joie par la Souffrance ».
Durch Leiden Freude.

ROMAIN ROLLAND

---

(1) « Oh ! si belle est la vie ; mais la mienne est pour toujours *empoisonnée.* » (*vergiftet.*) (Lettre du 2 mai 1810, à Wegeler.)

textes

TESTAMENT D'HEILIGENSTADT (1)

Pour mes frères Carl et (Johann) (2) Beethoven

O vous, hommes, qui me regardez ou me faites passer pour haineux, fou, ou misanthrope, combien vous êtes injuste pour moi! Vous ne savez pas la raison secrète de ce qui vous paraît ainsi! Mon cœur et mon esprit étaient enclins, depuis l'enfance, au doux sentiment de la bonté. Même à accomplir de grandes actions, j'ai toujours été disposé. Mais songez seulement, depuis six ans, quel est mon état affreux, aggravé par des médecins sans jugement, trompé d'année en année dans l'espérance d'une amélioration, enfin contraint à la perspective d'un *mal durable* — dont la guérison demande peut-être des années, si elle n'est pas tout à fait impossible. Né avec un tempérament ardent et actif, accessible même aux distractions de la société, je devais de bonne heure me séparer des hommes, passer ma vie solitaire. Si je voulais parfois surmonter tout cela,

(1) Heiligenstadt est un faubourg de Vienne. Beethoven y était en séjour.

(2) Le nom a été oublié sur le manuscrit.

N. B. — Les mots en italiques sont soulignés dans le texte.

oh! combien durement je me heurtais à la triste expérience renouvelée de mon infirmité! Et pourtant, il ne m'était pas possible de dire aux hommes : « Parlez plus haut, criez; car je suis sourd! » Ah ! comment me serait-il possible d'aller révéler la faiblesse *d'un sens*, qui devrait être chez moi plus parfait que chez les autres, un sens que j'ai autrefois possédé dans la plus grande perfection, dans une perfection, comme certainement peu de gens de mon métier l'ont jamais eu! — Oh! cela, je ne le peux pas! — Pardonnez-moi donc, si vous me voyez vivre à l'écart, quand je voudrais me mêler à votre compagnie. Mon malheur m'est doublement pénible, puisque je lui dois d'être méconnu. Il m'est interdit de trouver un délassement dans la société des hommes, dans les conversations délicates, dans les épanchements mutuels. Seul, tout à fait seul. Je ne puis me risquer dans le monde, qu'autant qu'une impérieuse nécessité l'exige. Je dois vivre comme un proscrit. Si je m'approche d'une société, je suis saisi d'une dévorante angoisse, par peur d'être exposé à ce qu'on remarque mon état.

De là ces six mois, que je viens de passer à la campagne. Mon savant médecin m'engagea à ménager mon ouïe autant que possible; il vint au devant de mes intentions propres. Et pourtant, maintes fois ressaisi par mon penchant pour la

société, je m'y suis laissé entraîner. Mais quelle humiliation, quand il y avait quelqu'un près de moi, et qu'il entendait au loin une flûte, et que *je n'entendais rien*, ou qu'*il entendait le pâtre chanter* et que je n'entendais toujours rien! De telles expériences me jetèrent bien près du désespoir ; et peu s'en fallut que moi-même je ne misse fin à ma vie. — *C'est l'Art*, c'est lui seul, qui m'a retenu. Ah ! il me semblait impossible de quitter ce monde, avant d'avoir accompli tout ce dont je me sentais chargé. Et ainsi je prolongeai cette misérable vie, — vraiment misérable, — un corps si irritable, que le moindre changement peut me jeter de l'état le meilleur dans le pire ! — *Patience !* — Ainsi dit-on; c'est elle que je dois maintenant choisir pour guide. Je l'ai. — Durable, je l'espère, doit être ma résolution de résister, jusqu'à ce qu'il plaise aux Parques inexorables de trancher le fil de ma vie. Peut-être cela ira-t-il mieux, peut-être non : je suis prêt. — A vingt-huit ans, déjà, être forcé de devenir philosophe, ce n'est pas facile ; c'est plus dur encore pour l'artiste que pour tout autre.

Divinité, tu pénètres d'en haut le fond de mon cœur, tu le connais, tu sais que l'amour des hommes et le désir de faire le bien y habitent ! O hommes, si vous lisez un jour ceci, pensez que vous avez été injustes pour moi ; et que le malheureux se console,

en trouvant un malheureux comme lui qui, malgré tous les obstacles de la nature, a cependant fait tout ce qui était en son pouvoir, pour être admis au rang des artistes et des hommes d'élite.

Vous, mes frères Carl et (Johann), aussitôt que je serai mort, et si le professeur Schmidt vit encore, priez-le en mon nom qu'il décrive ma maladie, et joignez à l'historique de ma maladie la lettre que voici, afin qu'après ma mort, au moins autant qu'il est possible, le monde se réconcilie avec moi. — En même temps, je vous reconnais tous deux pour les héritiers de ma petite fortune — si on peut l'appeler ainsi. Partagez-la loyalement, soyez d'accord et aidez-vous l'un l'autre. Ce que vous m'avez fait de mal, vous le savez, je vous l'ai depuis longtemps pardonné. Toi, frère Carl, je te remercie tout particulièrement encore pour l'attachement que tu m'as témoigné dans ces derniers temps. Mon souhait est que vous ayez une vie plus heureuse, plus exempte de soucis, que la mienne. Recommandez à vos enfants *la Vertu* : elle seule peut rendre heureux, non l'argent. Je parle par expérience. C'est elle qui m'a soutenu moi-même dans ma misère ; c'est à elle que je dois, ainsi qu'à mon art, de n'avoir pas terminé ma vie par le suicide. — Adieu, et aimez-vous ! — Je remercie tous mes amis, en particulier le *prince Lichnowski* et le *professeur Schmidt*. — Je souhaite

que les instruments du prince L. puissent être conservés chez l'un de vous. Mais qu'il ne s'élève à ce sujet aucun débat entre vous. S'ils peuvent vous être bons à quelque chose de mieux, vendez-les aussitôt. Combien je serai heureux, si je puis encore vous servir dans ma tombe ! — S'il en était ainsi, avec joie je vole au devant de la mort. — Si elle vient avant que j'aie eu l'occasion de développer toutes mes facultés artistiques, malgré mon dur destin, elle vient encore trop tôt pour moi, et je souhaiterais de la retarder. — Mais même ainsi je suis content. Ne me délivre-t-elle pas d'un état de souffrance sans fin ? — Viens quand tu veux, je vais courageusement au devant de toi. — Adieu, et ne m'oubliez pas tout à fait dans la mort ; je mérite que vous pensiez à moi ; car j'ai souvent pensé à vous, dans ma vie, pour vous rendre heureux. Soyez-le !

Ludwig van Beethoven

Heiligenstadt, le 6 octobre 1802

Pour mes frères Carl et (Johann). A lire et à exécuter après ma mort.

Heiligenstadt, le 10 octobre 1802. — Ainsi, je prends congé de toi, — et certes tristement. — Oui, la chère espérance — que j'apportai ici, d'être guéri,

au moins jusqu'à un certain point, — elle doit m'abandonner tout à fait. Comme les feuilles de l'automne tombent et sont flétries, ainsi, — ainsi elle aussi s'est desséchée pour moi. A peu près comme je suis venu, — je m'en vais. — Même, le haut courage — qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été, — il s'est évanoui. — O Providence, — fais-moi apparaître une fois un pur jour de *joie!* — Il y a si longtemps que la résonance profonde de la vraie joie m'est étrangère! — oh! quand — oh! quand, ô Divinité! — puis-je encore la sentir dans le Temple de la Nature et des hommes? — Jamais? — Non! — Oh! ce serait trop cruel!

LETTRES

Au pasteur Amenda, en Courlande (1)

Mon cher, mon bon Amenda, mon ami de tout cœur, avec une émotion profonde, avec un mélange de douleur et de joie j'ai reçu et lu ta dernière lettre. A quoi puis-je comparer ta fidélité, ton attachement envers moi ! Oh ! cela est bien bon, que tu me sois toujours resté si ami. Oui, j'ai mis ton dévouement à l'épreuve, et je sais faire la distinction de toi et de tous les autres. Tu n'es pas un ami de Vienne, non, tu es un de ceux comme le sol de ma patrie a coutume d'en porter ! Combien je te souhaite souvent auprès de moi ! car ton Beethoven est profondément malheureux. Sache que la plus noble partie de moi-même, mon ouïe, s'est beaucoup affaiblie. Déjà, à l'époque où tu étais près de moi, j'en sentais des symptômes, et je le cachais; depuis, cela a toujours été pire. Si cela pourra jamais être guéri, il faut attendre (pour le savoir); cela doit tenir à mon affection du ventre.

---

(1) Probablement écrit en 1801.

Pour celle-ci, je suis presque tout à fait rétabli; mais pour l'ouïe, se guérira-t-elle? Naturellement, je l'espère; mais c'est bien difficile, car de telles maladies sont les plus incurables. Comme je dois vivre tristement, éviter tout ce qui m'est cher et ce que j'aime, et cela parmi des hommes si misérables, si égoïstes!... — Entre tous, je puis dire que l'ami le plus éprouvé est pour moi Lichnowsky. Depuis l'année passée, il m'a donné 600 florins : cela et la vente fructueuse de mes œuvres me met en état de vivre sans le souci du pain à gagner. Tout ce que j'écris maintenant, je puis le vendre aussitôt cinq fois, et être bien payé. — J'ai écrit pas mal de choses, ces derniers temps; et, puisque j'apprends que tu as commandé des pianos chez..., je veux t'envoyer différentes œuvres dans l'emballage de l'un d'eux, pour que cela te coûte moins cher.

Maintenant, pour ma consolation, est venu ici un homme, avec qui je puis jouir du plaisir de la conversation et de l'amitié désintéressée : c'est un de mes amis de jeunesse. (1) Je lui ai souvent parlé de toi, et je lui ai dit que, depuis que j'ai quitté ma patrie, tu es un de ceux que mon cœur a élus. — Lui non plus n'aime pas le... (2) Il est et reste trop faible pour

---

(1) Stephen von Breuning.
(2) Zmeskall (?). Il était secrétaire aulique à Vienne, et resta dévoué à Beethoven.

l'amitié. Je le regarde, lui et..., comme de purs instruments, dont je joue, quand il me plaît : mais ils ne peuvent être jamais de nobles témoins de mon activité, pas plus qu'ils ne peuvent vraiment participer à ma vie ; je les taxe seulement d'après les services qu'ils me rendent. Oh ! comme je serais heureux, si j'avais tout l'usage de mon ouïe ! Je courrais alors vers toi. Mais je dois rester à l'écart de tout ; mes plus belles années s'écouleront, sans que j'aie accompli tout ce que mon talent et ma force m'auraient commandé. — Triste résignation, où je dois me réfugier ! Sans doute, je me suis proposé de me mettre au-dessus de tous ces maux ; mais comment cela me sera-t-il possible ? Oui, Amenda, si dans six mois mon mal n'est pas guéri, j'exige de toi que tu laisses tout, et que tu viennes auprès de moi ; alors je voyagerai (mon jeu et ma composition souffrent encore très peu de mon infirmité ; c'est seulement dans la société qu'elle est le plus sensible) ; tu seras mon compagnon ; je suis convaincu que le bonheur ne me manquera pas : avec quoi ne pourrais-je pas me mesurer maintenant ! Depuis que tu es parti, j'ai écrit de tout, jusqu'à des opéras et de la musique d'église. Oui, tu ne me refuseras pas ; tu aideras ton ami à porter son mal, ses soucis. J'ai aussi beaucoup perfectionné mon jeu de pianiste, et j'espère que ce voyage pourra aussi te faire

plaisir. Après, tu resteras éternellement auprès de moi. — J'ai reçu exactement toutes tes lettres; si peu que j'y aie répondu, tu m'as toujours été présent, et mon cœur bat pour toi avec la même tendresse. — Ce que je t'ai dit de mon ouïe, je te prie de le garder comme un grand secret, et de ne le confier à personne, quel qu'il soit. — Écris-moi très souvent. Tes lettres, même quand elles sont si courtes, me consolent et me font du bien. J'en attends bientôt une autre de toi, mon bien cher. — Je ne t'ai pas envoyé ton quatuor, (1) parce que je l'ai tout à fait remanié, depuis que je commence à savoir écrire convenablement des quatuors : ce que tu verras, quand tu les recevras. — Maintenant, adieu, cher bon ! Si tu crois que je puisse faire pour toi quelque chose qui te soit agréable, il va de soi que tu dois le dire à ton fidèle L. v. Beethoven, qui t'aime sincèrement.

Au docteur Franz Gerhard Wegeler

Vienne, 29 juin (1801)

Mon bon cher Wegeler, combien je te remercie de ton souvenir ! Je l'ai si peu mérité, si peu cher-

(1) Op. 18 numéro 1.

ché à le mériter ; et pourtant tu es si bon, tu ne te laisses rebuter par rien, même par mon impardonnable négligence ; tu restes toujours le fidèle, bon, loyal ami. — Que je puisse t'oublier, vous oublier, vous tous qui m'avez été si chers et si précieux, non, ne le crois pas ! Il y a des moments où je soupire après vous, où je voudrais passer quelque temps auprès de vous. — Ma patrie, la belle contrée où je vis la lumière du monde, m'est toujours aussi clairement et nettement présente que lorsque je vous ai quittés. Ce sera un des plus heureux instants de ma vie, que celui où je pourrai vous revoir et saluer notre père le Rhin. — Quand cela sera, je ne puis encore te le dire avec exactitude. — Du moins, je veux vous dire que vous me retrouverez plus grand : je ne parle pas de l'artiste, mais aussi de l'homme, qui vous semblera meilleur, plus accompli ; et si le bien-être n'a pas un peu augmenté dans notre patrie, mon art doit se consacrer à l'amélioration du sort des pauvres...

Tu veux savoir quelque chose de ma situation : eh bien, cela ne va pas trop mal. Depuis l'an passé, Lichnowski, qui (si incroyable que cela puisse te paraître, même quand je te le dis) a toujours été et est resté mon ami le plus chaud, — (il y a bien eu de petites mésintelligences entre nous ;

mais elles ont affermi notre amitié,) — Lichnowski m'a versé une pension de 600 florins, que je dois toucher, aussi longtemps que je ne trouverai pas de position qui me convienne. Mes compositions me rapportent beaucoup, et je puis dire que j'ai plus de commandes que je ne puis y satisfaire. Pour chaque chose, j'ai six, sept éditeurs, et encore plus, si je veux m'en donner la peine. On ne discute plus avec moi : je fixe un prix, et on le paie. Tu vois comme c'est charmant. Par exemple, je vois un ami dans le besoin, et ma bourse ne me permet pas de lui venir aussitôt en aide : je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail ; et, en peu de temps, je l'ai tiré d'affaire. — Je suis aussi plus économe qu'autrefois...

Malheureusement, un démon jaloux, ma mauvaise santé, est venu se jeter à la traverse. Depuis trois ans, mon ouïe est toujours devenue plus faible. Cela doit avoir été causé par mon affection du ventre, dont je souffrais déjà autrefois, comme tu sais, mais qui a beaucoup empiré ; car je suis continuellement affligé de diarrhée, et par suite d'une extraordinaire faiblesse. Frank voulait me tonifier avec des reconstituants, et traiter mon ouïe par l'huile d'amandes. Mais *prosit !* cela n'a servi à rien ; mon ouïe a toujours été plus mal, et mon ventre est resté dans le même état. Cela a duré ainsi jusqu'à l'automne der-

nier, où j'ai été souvent au désespoir. Un âne de médecin me conseilla des bains froids ; un autre, plus avisé, des bains tièdes du Danube : cela fit merveille ; mon ventre s'améliora, mais mon ouïe resta de même, ou devint encore plus malade. Cet hiver, mon état fut vraiment déplorable : j'avais d'effroyables coliques et je fis une rechute complète. Je restai ainsi jusqu'au mois dernier, où j'allai voir Vering ; car je pensai que mon mal réclamait plutôt un chirurgien, et du reste, j'ai toujours eu confiance en lui. Il réussit à couper presque complètement cette violente diarrhée ; il m'ordonna des bains tièdes du Danube, dans lesquels il me faisait verser une fiole de liqueurs fortifiantes ; il ne me donna aucune médecine, sauf, depuis quatre jours environ, des pilules pour l'estomac et une sorte de thé pour les oreilles. Je m'en trouve mieux et plus fort ; il n'y a que mes oreilles qui bruissent et mugissent *(sausen und brausen)* nuit et jour. Je puis dire que je mène une vie misérable. Depuis presque deux ans, j'évite toute société, parce que je ne puis pas dire aux gens : « Je suis sourd. » Si j'avais quelque autre métier, cela serait encore possible ; mais dans mon métier, c'est une situation terrible. Que diraient de cela mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit !

Pour te donner une idée de cette étrange surdité,

je te dirai qu'au théâtre je dois me mettre tout près de l'orchestre pour comprendre les acteurs. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix, si je me place un peu loin. Dans la conversation, il est surprenant qu'il y ait des gens qui ne l'aient jamais remarqué. Comme j'ai beaucoup de distractions, on met tout sur leur compte. Quand on parle doucement, j'entends à peine ; oui, j'entends bien les sons, mais pas les mots ; et d'autre part, quand on crie, cela m'est intolérable. Ce qui en adviendra, le ciel le sait. Vering dit que cela s'améliorera certainement, si cela ne guérit pas tout à fait. — Bien souvent, j'ai maudit mon existence et le Créateur. (1) Plutarque m'a conduit à la résignation. Je veux, si toutefois cela est possible, je veux braver mon destin ; mais il y a des moments de ma vie où je suis la plus misérable créature de Dieu. — Je te supplie de ne rien dire de mon état à personne, même pas une fois à Lorchen ; (2) je te le confie sous le sceau du secret. Il me serait agréable que tu écrivisses à ce sujet à Vering. Si mon état doit durer, je viendrai, le printemps prochain, auprès de toi ; tu me loueras, dans quelque

(1) Nohl, dans son édition des *Lettres de Beethoven*, a supprimé les mots : *und den Schoepfer* (et le Créateur), probablement comme blasphématoires.

(2) Éléonore.

beau pays, une maison de campagne, et je veux me refaire paysan pour six mois. Peut-être cela me fera-t-il du bien. Résignation ! quel triste refuge ! et pourtant, c'est le seul qui me reste ! — Tu me pardonnes de t'apporter encore ce souci d'amitié au milieu de tous tes ennuis.

Steffen Breuning est maintenant ici, et nous sommes presque tous les jours ensemble. Cela me fait tant de bien d'évoquer les sentiments passés. Il est devenu vraiment un bon et excellent jeune homme, qui sait quelque chose, et qui a (comme nous tous plus ou moins) le cœur à la bonne place...

Je veux écrire aussi à la bonne Lorchen. Jamais je n'ai oublié un seul de vous, chers bons, même si je ne vous donne aucun signe de vie ; mais écrire, tu le sais, n'a jamais été mon fort ; mes meilleurs amis sont restés des années sans recevoir une lettre de moi. Je ne vis que dans mes notes ; à peine une œuvre est terminée, qu'une autre est déjà commencée. A la façon dont je travaille maintenant, je fais souvent trois ou quatre choses à la fois. — Écris-moi plus souvent ; je veux tâcher de trouver le temps de te répondre. Salue tout le monde de ma part...

Adieu, bon, fidèle Wegeler ! Sois assuré de l'affection et de l'amitié de ton Beethoven.

A Wegeler

Vienne, 16 novembre 1801

Mon bon Wegeler ! je te remercie pour ta nouvelle marque de sollicitude, d'autant plus que je la mérite si peu. — Tu veux savoir comment je vais, et ce dont j'ai besoin. Si peu agréable qu'il me soit de m'entretenir de ce sujet, je le fais pourtant plus volontiers avec toi.

Vering me pose toujours depuis des mois des vésicatoires sur les deux bras... Ce traitement m'est extrêmement désagréable ; sans parler des douleurs, je suis constamment privé pour un ou deux jours de l'usage de mes bras... Je dois convenir que le bruissement et le bourdonnement sont un peu plus faibles qu'autrefois, surtout à l'oreille gauche, par laquelle justement ma surdité a commencé ; mais mon ouïe ne s'est certainement améliorée en rien jusqu'à présent ; je n'ose pas décider si elle n'est pas devenue encore pire. — Mon ventre va mieux ; surtout quand j'use pendant quelques jours des bains tièdes, je me trouve assez bien, huit ou dix jours. De loin en loin, je prends quelque chose de fortifiant pour l'estomac ; je commence aussi, d'après ton conseil, des applications d'herbes

sur le ventre. — Vering ne veut pas entendre parler des douches. Du reste, je ne suis pas très content de lui. Il a vraiment trop peu de soins et d'attention pour une telle maladie ; si je n'allais pas chez lui, — et cela m'est très difficile, — je ne le verrais jamais. — Que penses-tu de Schmidt ? Je ne change pas volontiers ; mais il me semble que Vering est trop praticien, pour renouveler beaucoup ses idées par la lecture. — Schmidt me semble en ceci un tout autre homme, et ne serait peut-être pas aussi négligent. — On dit merveilles du galvanisme ; qu'en penses-tu ? Un médecin m'a dit qu'il avait vu un enfant sourd-muet recouvrer l'ouïe, et un homme, sourd depuis sept ans, guéri également. — Justement, j'apprends que Schmidt fait des expériences là-dessus.

Je vis de nouveau un peu plus agréablement ; je me mêle davantage parmi les hommes. Tu peux à peine croire quelle vie de solitude et de tristesse j'ai menée depuis deux ans. Mon infirmité se dressait partout devant moi, comme un spectre, et je fuyais les hommes. Je devais paraître misanthrope, et je le suis pourtant si peu ! — Ce changement, une chère, charmante fille l'a accompli ; elle m'aime, et je l'aime : voici de nouveau quelques moments heureux, depuis deux ans ; et c'est la première fois que je sens que le mariage pourrait donner le

bonheur. Malheureusement, elle n'est pas de ma condition; — et maintenant, — à dire vrai, je ne pourrais pas encore me marier : il faut que je me remue bravement encore. N'était mon ouïe, j'aurais depuis longtemps parcouru la moitié du monde ; et cela, je dois le faire. — Il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi, que d'exercer mon art, et de le montrer. — Ne crois pas que je serais heureux chez vous. Qui pourrait me rendre heureux encore ? Même votre sollicitude me serait à charge ; je lirais à chaque instant la compassion sur votre visage, et je me trouverais encore plus misérable. — Ces beaux pays de ma patrie, qu'est-ce qui m'attirait vers eux ? Rien que l'espoir d'une meilleure situation ; et j'y serais parvenu sans ce mal ! Oh ! si j'étais libre de ce mal, je voudrais embrasser le monde ! Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer ; n'ai-je pas toujours été souffrant ? Ma force physique croît plus que jamais, depuis quelque temps, avec ma force intellectuelle. Chaque jour, j'approche davantage du but que j'entrevois, sans pouvoir le définir. Seulement dans de telles pensées ton Beethoven peut vivre. Point de repos ! — Je n'en connais pas d'autre que le sommeil ; et je suis assez malheureux de devoir lui accorder plus de temps qu'autrefois. Que je sois seulement à moitié délivré de mon mal, et alors,— comme un homme plus maître

de lui, plus mûr, je viens à vous, et je resserre nos vieux liens d'amitié.

Vous devez me voir aussi heureux qu'il m'est accordé de l'être ici-bas, — mais pas malheureux. — Non, cela je ne pourrais le supporter ! Je veux saisir le destin à la gueule. Il ne me courbera certainement pas tout à fait. — Oh ! cela est si beau de vivre la vie mille fois ! — Pour une vie tranquille, non, je le sens, je ne suis plus fait pour elle.

... Mille bonnes choses à Lorchen... — Tu m'aimes bien un peu, n'est-ce pas ? Sois sûr de mon affection et de mon amitié. Ton

Beethoven

Lettre de Wegeler et d'Éléonore (von Breuning) à Beethoven (1)

Coblentz, 28 décembre 1825

Mon cher vieux Louis,

Je ne puis laisser partir pour Vienne un des dix enfants de Ries, sans me rappeler à ton souvenir. Si, depuis vingt-huit ans que j'ai quitté Vienne, tu

(1) Il m'a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de donner les deux lettres suivantes, qui font connaître ces excellentes gens, les plus fidèles amis de Beethoven. Aux amis, on juge l'homme.

n'as pas reçu une longue lettre tous les deux mois, tu peux en accuser ton silence après les premières lettres que je t'ai envoyées. Cela n'est pas bien, et maintenant surtout; car nous autres vieilles gens, nous vivons si volontiers dans le passé, et nous trouvons par dessus tout plaisir aux images de notre jeunesse. Pour moi du moins, ma connaissance et mon étroite amitié avec toi, grâce à ta bonne mère que Dieu bénisse, est un point lumineux de ma vie, vers lequel je me tourne avec plaisir... Je lève les yeux vers toi, comme vers un héros, et je suis fier de pouvoir dire : Je n'ai pas été sans influence sur son développement; il me confiait ses souhaits et ses rêves; et quand plus tard, il fut si souvent méconnu, je savais bien ce qu'il voulait. Dieu soit loué que je puisse parler de toi avec ma femme, et maintenant avec mes enfants! La maison de ma belle-mère était davantage ta maison, que ta propre maison, surtout après la mort de ta noble mère. Dis-nous seulement une fois encore : « Oui, je pense à vous, dans la joie, dans la tristesse. » L'homme, même quand il s'est élevé aussi haut que toi, n'est heureux qu'une fois dans sa vie : c'est quand il était jeune. Aux pierres de Bonn, à Kreuzberg, à Godesberg, à la Pépinière, etc., tes idées doivent maintes fois joyeusement s'attacher.

Je veux maintenant te parler de moi, de nous,

pour te donner un exemple de la manière dont tu dois me répondre.

Après mon retour de Vienne, en 1796, cela alla assez mal pour moi; pendant plusieurs années, je dus vivre seulement de mes consultations, comme médecin; et cela dura quelques années dans cette contrée misérable, avant que j'eusse le nécessaire. Puis je devins professeur avec un traitement, et je me mariai en 1802. L'année d'après j'eus une fille, qui vit encore et qui est tout à fait accomplie. Elle a, avec un jugement très droit, la sérénité de son père, et elle joue à ravir des sonates de Beethoven. Elle n'y a pas de mérite : c'est un don inné. En 1807, j'ai eu un garçon, qui étudie maintenant la médecine à Berlin. Dans quatre ans, je l'envoie à Vienne : prendras-tu soin de lui?... J'ai fêté au mois d'août mon soixantième anniversaire de naissance, en compagnie d'une soixantaine d'amis et de connaissances, parmi lesquels les premières gens de la ville. Depuis 1807, j'habite ici, j'ai maintenant une belle maison et une bonne place. Mes supérieurs sont contents de moi, et le roi m'a donné des ordres et des médailles. Lore et moi nous allons assez bien. — Maintenant je t'ai fait connaître entièrement notre situation. A ton tour...

Ne voudras-tu jamais détacher tes yeux de la tour de Saint-Étienne? Le voyage n'a-t-il pas de charme

pour toi? Ne voudras-tu jamais plus revoir le Rhin? — De madame Lore toutes sortes de choses cordiales, ainsi que de moi.

Ton très vieux ami

Wegeler

Coblentz, 29 décembre 1825

Cher Beethoven, depuis si longtemps cher! C'était mon désir que Wegeler vous écrivît de nouveau. — Maintenant que ce désir est accompli, je crois devoir ajouter encore deux mots, — non pas seulement pour me rappeler davantage à votre souvenir, mais pour renouveler la demande pressante si vous n'avez donc plus aucun désir de revoir le Rhin et votre lieu de naissance — et de faire à Wegeler et à moi la plus grande des joies. — Notre Lenchen vous remercie de tant d'heures heureuses; — elle a tant de plaisir à entendre parler de vous; — elle sait toutes les petites aventures de notre joyeuse jeunesse à Bonn, — de la brouille et du raccommodement... Comme elle serait heureuse de vous voir! — La petite n'a malheureusement aucun talent pour la musique; mais elle a tant fait, avec tant d'application et de persévérance, qu'elle peut jouer vos sonates, variations, etc.; et comme la musique reste toujours le plus grand délassement

pour Weg., elle lui procure ainsi maintes heures agréables. Julius a du talent pour la musique, mais jusqu'à présent il était négligent ; — depuis six mois, il apprend le violoncelle avec plaisir et joie; et, comme il a à Berlin un bon professeur, je crois qu'il fera encore des progrès. — Les deux enfants sont grands, et ressemblent au père, — aussi pour la belle et bonne humeur que Weg., grâce à Dieu, n'a pas encore tout à fait perdue... Il a un grand plaisir à jouer les thèmes de vos variations ; les anciens ont la préférence, mais souvent il joue un des nouveaux avec une incroyable patience. — Votre *Opferlied* est mis au-dessus de tout; jamais il ne va dans sa chambre sans aller au piano. — Ainsi, cher Beethoven, vous pouvez voir combien est toujours durable et vivant le souvenir que nous avons de vous. — Dites-nous donc une fois que cela a quelque prix pour vous, et que nous ne sommes pas tout à fait oubliés. — S'il n'était pas si difficile souvent d'accomplir nos plus chers désirs, nous aurions déjà été faire visite à mon frère, à Vienne, pour avoir le plaisir de vous voir ; — mais à un tel voyage il ne faut pas penser, maintenant que notre fils est à Berlin. — Weg. vous a dit comment cela va pour nous : — nous aurions tort de nous plaindre. — Même le temps le plus difficile a été meilleur pour nous que pour cent autres. — Le

plus grand bonheur est que nous allons bien, et que nous avons de bons et braves enfants. — Oui, ils ne nous ont fait encore aucune peine, et ils sont gais, et de bons petits. — Lenchen a eu seulement un gros chagrin : — c'est quand notre pauvre Burscheid est mort ; — une perte que nous tous n'oublierons jamais. Adieu, cher Beethoven, et pensez à nous en toute loyale bonté.

Eln. Wegeler

Beethoven à Wegeler

Vienne, 7 octobre 1826 (1)

Mon vieux ami aimé !

Quel plaisir m'a fait ta lettre et celle de ta Lorchen, je ne puis pas l'exprimer. Certainement j'aurais dû te répondre aussitôt ; mais je suis un peu négligent, surtout pour écrire, parce que je pense que les meilleures gens me connaissent sans cela. Dans ma tête je fais souvent la réponse ; mais quand je veux la mettre par écrit, le plus souvent je jette ma plume au loin, parce que je ne

(1) On remarquera que les amis de ce temps, même quand ils s'aimaient le mieux, étaient d'une affection moins impatiente que nous. Beethoven répond à Wegeler *dix mois* après sa lettre.

suis pas en état d'écrire comme je sens. Je me souviens de toute l'affection que tu m'as toujours montrée, par exemple quand tu as fait blanchir ma chambre, et que tu m'as si agréablement surpris. Aussi de la famille Breuning. Qu'on se soit séparé les uns des autres, c'était dans le cours naturel des choses : chacun devait poursuivre le but qu'il s'était désigné, et chercher à l'atteindre ; seuls les principes éternellement inébranlables du bien nous ont retenus toujours fermement unis ensemble. Malheureusement, je ne puis pas t'écrire aujourd'hui autant que je voudrais, parce que je suis alité...

J'ai toujours la silhouette de ta Lorchen ; (je te le dis) pour que tu voies comme tout ce qu'il y a eu de bon et de cher dans ma jeunesse m'est toujours précieux.

... On dit chez moi : *Nulla dies sine linea,* et je laisse pourtant la muse dormir ; mais c'est pour qu'elle se réveille plus forte ensuite. J'espère encore mettre au monde quelques grandes œuvres ; et puis, comme un vieil enfant, je terminerai ma carrière terrestre parmi les braves gens. (1)

... Parmi les marques d'honneur que j'ai reçues, et qui, je le sais, te feront plaisir, je t'annonce que

---

(1) Beethoven ne se doutait pas qu'il écrivait alors sa dernière œuvre : le second *finale* de son quatuor op. 130. Il était chez son frère, à Gneixendorf, près de Krems, sur le Danube.

j'ai reçu du roi de France défunt une médaille, avec l'inscription : *Donnée par le Roi à monsieur Beethoven;* elle était accompagnée d'un écrit très obligeant du *premier gentilhomme du Roi Duc de Châtres.* (1)

Mon ami bien cher, contente-toi de ceci pour aujourd'hui. Le souvenir du passé me saisit, et ce n'est pas sans d'abondantes larmes que je t'envoie cette lettre. Ceci n'est qu'un commencement; bientôt tu recevras une nouvelle lettre; et plus tu m'écriras, plus tu me feras plaisir. Cela n'a pas besoin de se demander, quand on est amis comme nous le sommes. Adieu. Je te prie d'embrasser tendrement en mon nom ta chère Lorchen et tes enfants, et de penser à moi. Dieu soit avec vous tous !

Comme toujours ton fidèle vrai ami qui t'estime,

Beethoven

A Wegeler

Vienne, 17 février 1827

Mon vieux et digne ami!

J'ai reçu heureusement de Breuning ta seconde lettre. Je suis encore trop faible pour y répondre;

---

(1) Duc d'Achât. (?)

mais tu peux penser que tout ce que tu dis m'est bienvenu, et que je le désire. Pour ma convalescence, si je peux la nommer ainsi, cela va bien lentement encore ; il est à présumer qu'il faut s'attendre à une quatrième opération, bien que les médecins n'en disent rien. Je prends patience et je pense : Tout mal apporte avec lui quelque bien... Combien de choses je voudrais te dire encore aujourd'hui ! Mais je suis trop faible ; je ne puis plus rien que t'embrasser dans mon cœur, toi et ta Lorchen. Avec vraie amitié et attachement à toi et aux tiens,

Ton vieux fidèle ami,

Beethoven

A Moscheles

Vienne, 14 mars 1827

Mon cher Moscheles !

... Le 27 février, j'ai été opéré pour la quatrième fois ; et maintenant se montrent de nouveau des indices certains que je dois bientôt m'attendre à une cinquième opération. Où tout cela aboutira-t-il, et qu'arrivera-t-il de moi, si cela dure encore quelque temps ? — Vraiment c'est un dur lot que le mien. Mais je me remets en la volonté du destin, et je prie Dieu seulement, qu'il veuille bien décider,

dans sa divine volonté, qu'aussi longtemps que je dois souffrir la mort en vie, je sois à l'abri du besoin. (1) Cela me donnera la force de supporter mon lot, si dur et si terrible qu'il puisse être, avec résignation à la volonté du Très-Haut.

... Votre ami,

L. v. Beethoven

---

(1) Beethoven, près de manquer d'argent, s'était adressé à la Société philharmonique de Londres, et à Moscheles, alors en Angleterre, pour tâcher d'organiser un concert à son bénéfice. La Société eut la générosité de lui envoyer aussitôt cent livres sterling comme acompte. Il en fut ému jusqu'au fond du cœur. « C'était un spectacle déchirant, dit un ami, de le voir, au reçu de cette lettre, joignant les mains, et sanglotant de joie et de reconnaissance. » Dans l'émotion, la blessure de sa plaie se rouvrit. Il voulut encore dicter une lettre de remerciements aux « nobles Anglais, qui avaient pris part à son triste sort »; il leur promettait une œuvre : sa Dixième Symphonie, une Ouverture, tout ce qu'ils voudraient. « Jamais encore, disait-il, je n'ai entrepris une œuvre avec autant d'amour, que je le ferai pour celle-ci. » Cette lettre est du 18 mars. Le 26 il était mort.

Si l'on désire connaître d'un peu plus près Beethoven, on pourra recourir aux ouvrages et documents principaux, dont voici une liste sommaire :

I. — Pour les lettres de Beethoven

LUDWIG NOHL. — *Briefe Beethovens.* 1865, Stuttgart.

LUDWIG NOHL. — *Neue Briefe Beethovens.* 1867, Stuttgart.

LUDWIG RITTER VON KOECHEL. — *83 Original-Briefe L. V. B. an den Erzherzog Rudolph.* 1865, Vienne.

ALFRED SCHOENE. — *Briefe von Beethoven an Marie Graefin Erdoedy, geb. Graefin Niszky und Mag. Brauchle.* 1866, Leipzig.

THEODOR VON FRIMMEL. — *Neue Beethoveniana.* 1886.

Katalog der mit der Beethoven-Feier zu Bonn, am 11-15 mai 1890 verbundenen Ausstellung von Handschriften, Briefen, Bildnissen, Reliquien Ludwig van Beethoven's. 1890, Bonn.

LA MARA. — *Musikerbriefe aus fünf Jahrhunderten.* 1892, Leipzig.

Dr Christian Gottlieb Kalischer. — *Neue Beethovenbriefe*. 1902, Berlin et Leipzig.

[La plupart sont reproduites dans la grande biographie de Thayer (voir plus loin)].

II. — Pour la vie de Beethoven

F.-G. Wegeler und Ferdinand Ries. — *Biographische Notizen über Ludwig van Beethoven* (surtout précieux pour la première moitié de sa vie). 1838, Coblentz. Traduction française 1862 (épuisé).

Anton Schindler. — *Beethovens Biographie*, 1840. Traduction française 1865 (épuisé) (pour la seconde moitié de sa vie).

Anton Schindler. — *Beethoven in Paris*. 1842.

Gerhard von Breuning. — *Aus dem Schwarzspanierhause*. 1874. (La *Schwarzspanierhaus* est la maison de Vienne où Beethoven est mort.)

Alexandre-W. Thayer (traduit de l'anglais en allemand, et continué par H. Deiters). — *Ludwig van Beethovens Leben*. 3 volumes. [Commencé en 1866, interrompu par la mort de Thayer, qui n'a pu mener son ouvrage que jusqu'à l'époque du Congrès de Vienne, — repris par Deiters, et non encore terminé. — C'est de beaucoup l'ouvrage le plus important sur Beethoven, au point de vue de la documentation.]

Ludwig Nohl. — *Beethovens Leben*. 1867-1877, 3 volumes.

A.-B. Marx. — *L. van Beethovens Leben und Schaffen*. 1863, 2 volumes.

Victor Wilder. — *Beethoven, sa vie et son œuvre*. 1883.

MARIAM TENGER. — *Beethovens unsterbliche Geliebte.* 1890.

A. EHRHARD. — *Franz Grillparzer.* 1900.

THEODOR VON FRIMMEL. — *Ludwig van Beethoven* (dans la collection des *Berühmte Musiker*). 1901, Berlin.

III. — Pour l'œuvre de Beethoven

BEETHOVEN. — *Œuvres complètes,* grande édition critique, Breitkopf und Haertel, Leipzig. 38 volumes.

G. NOTTEBOHM. — *Thematisches Verzeichniss der im Druck erschienenen Werke von Ludwig van Beethoven.* 1868, Leipzig.

NOTTEBOHM. — *Ein Skizzenbuch von Beethoven.* 1865.

NOTTEBOHM. — *Beethovens Studien.*

NOTTEBOHM. — *Beethoveniana. — Zweite Beethoveniana.* 1872-87.

GEORGE GROVE. — *Beethoven and his nine Symphonies.* 1896, Londres.

ALFREDO COLOMBANI. — *Le Nove Sinfonie di Beethoven.* 1897, Turin.

SHEDLOCK. — *The pianoforte sonata.* 1900, Londres.

CH. CZERNY. — *Pianoforte-Schule* (Quatrième partie, chapitres II, III).

IGNAZ VON SEYFRIED. — *L. V. B. Studien im Generalbass, Kontrapunkt, und in der Kompositions Lehre.* 1832.

W. DE LENZ. — *Beethoven et ses trois styles.* (Analyses des sonates de piano) (épuisé). 1854.

OULIBICHEFF. — *Beethoven, ses critiques et ses glossateurs.* 1857.

WASIELEWSKI. — *Beethoven.* 1886.

R. SCHUMANN. — *Écrits sur la musique et les musiciens,* première série, traduction H. de Curzon. 1894.

RICHARD WAGNER. — *Beethoven.* 1870, Leipzig. (1)

IV. — Portraits de Beethoven

1789. — *Silhouette de Beethoven à dix-huit ans.* [Maison de Beethoven, à Bonn; reproduit dans la biographie de Frimmel, page 16]

1791-2. — *Miniature de Beethoven,* par GERHARD VON KÜGELGEN. [Appartient à Georg Henschel, Londres; reproduit dans le *Musical Times* du 15 décembre 92, page 8]

1801. — *Dessin de G. Stainhauser,* gravé par JOHANN NEIDL. [Reproduit dans Félix Clément : *Les Musiciens célèbres,* 1878, page 267; — Frimmel, page 28]

1802. — *Gravure de Scheffner,* d'après STAINHAUSER. [Maison de Beethoven, à Bonn; reproduit dans *Die Musik* du 15 mars 1902, page 1145]

---

(1) L'œuvre du grand musicien *Friedrich Wilhelm Rust* (1739-1796), de Dessau, récemment découvert, grâce aux publications qu'un de ses petits-fils a faites de quelques-unes de ses sonates, est devenue indispensable à connaître, pour qui veut étudier la formation du génie musical de Beethoven. *Rust* et *Charles-Philippe-Emmanuel Bach,* comme l'a indiqué M. Vincent d'Indy, semblent avoir été les vrais précurseurs de Beethoven. — Il serait bon toutefois de faire d'abord une étude critique minutieuse des *manuscrits* de Rust, afin d'établir un texte rigoureusement exact.

Il y a aussi quelque intérêt à connaître certaines des compositions religieuses et dramatiques de *Cherubini,* dont le style a parfois servi de modèle à Beethoven.

1802. — *Miniature de Beethoven*, par Chr. Hornemann. [Appartient à madame de Breuning, à Vienne ; reproduit dans Frimmel, page 31]

1805. — *Portrait de Beethoven*, par W.-J. Maehler. [Appartient à Robert Heimler, Vienne ; reproduit dans le *Musical Times*, page 7 ; Frimmel, page 34]

1808. — *Dessin de L.-F. Schnorr de Carolsfeld*, lithographié par J. Bauer. [Maison de Beethoven, à Bonn]

1812. — *Masque de Beethoven*, moulé par Franz Klein. [Voir en tête de ce cahier]

1812. — *Buste de Beethoven*, par Franz Klein, d'après le masque. [Appartient au fabricant de pianos E. Streicher, à Vienne ; reproduit dans Frimmel, page 46 ; — *Musical Times*, page 19]

1814. — *Dessin de L. Letronne*, gravé par Blasius Hoefel. [Le plus beau portrait de Beethoven ; la maison de Beethoven, à Bonn, possède l'exemplaire qu'il offrit à Wegeler ; reproduit dans Frimmel, page 51 ; — *Musical Times*, page 21]

1815. — *Dessin de L. Letronne*, gravé par Riedel. [Reproduit dans *Die Musik*, page 1147]

1815. — *Deuxième portrait de Beethoven*, par Maehler. [Appartient à Ign. von Gleichenstein. Fribourg en Brisgau. Reproduction à la maison de Beethoven, à Bonn]

1815. — *Portrait de Beethoven*, par Chr. Heckel. [Appartient à J.-F. Heckel, Mannheim ; reproduction à la maison de Beethoven, à Bonn]

1818. — *Gravure d'après le dessin de Beethoven*, par Aug. von Kloeber. [Reproduit dans le *Musical Times*, page 25]

1819. — *Portrait de Beethoven*, par Ferdinand Schimon. [Maison de Beethoven, à Bonn ; reproduit dans *die Musik*,

page 1149; — Frimmel, page 63; — *Musical Times*, page 29]

1819. — *Portrait de Beethoven*, par K.-Joseph Stieler. [Appartient à Alex. Meyer Cohn, Berlin; reproduit dans Frimmel, page 71]

1821. — *Buste de Beethoven*, par Anton Dietrich. [Appartient à Léopold Schroetter de Kristelli; reproduction dans la maison de Beethoven, à Bonn]

1824-6. — *Dessin-caricature de Beethoven se promenant*, par J.-P. Lyser. [Original à la Gesellschaft der Musikfreunde, Vienne; reproduit dans Frimmel, page 67; — *Musical Times*, page 15]

1823. — *Dessins-caricatures de Beethoven se promenant*, par Jos. dan Boehm. [Reproduit dans Frimmel, page 70]

1823. — *Portrait de Beethoven*, par Waldmueller. [Appartient à Breitkopf und Haertel, Leipzig; reproduit dans Frimmel, page 72]

1825-6. — *Dessin de Beethoven*, par Stefan Decker. [Appartient à Georg Decker, Vienne; reproductions à la maison de Beethoven, à Bonn]

1826. — *Dessin de A. Dietrich*, lithographié par Jos. Kriehuber. [Reproduit dans Frimmel, page 73]

1826. — *Buste de Beethoven à l'antique*, par Schaller. [Appartient à la philharmonische Gesellschaft de Londres; copie à la maison de Beethoven, à Bonn; reproduit dans Frimmel, page 74, et le *Musical Times*]

1827. — *Esquisse de Beethoven sur son lit de mort*, par Jos. Danhauser. [Appartient à A. Artaria, Vienne; reproduit dans l'*Allgemeine Musik-Zeitung*, du 19 avril 1901]

1827. — *Masque de Beethoven mort*, moulé par Danhauser. [Maison de Beethoven, à Bonn]

De nombreux portraits de Beethoven ont été faits depuis sa mort. L'œuvre la plus remarquable qui lui ait été consacrée est le très beau monument que Max Klinger vient d'exposer à la Kunst Ausstellung de Vienne. (Oesterreich's Secession, 1902.)]

M. Jean Chantavoine prépare, en ce moment, une thèse de doctorat sur *Beethoven*, qui renouvellera sur plusieurs points la biographie de Beethoven, d'après des documents nouveaux, recueillis dans les bibliothèques d'Allemagne. — M. Chantavoine doit publier aussi, prochainement, une traduction des *Lettres*, et un recueil de quelques morceaux inédits de Beethoven.

La photographie du masque a été reproduite à deux mille exemplaires, sur cliché de M. Édouard Château, par la photographie, Photo-Bromure, *39, rue de Châteaudun, Paris; demander M. Georges Bellais; fini d'imprimer le samedi 24 janvier 1903.*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce dixième cahier le samedi 24 janvier 1903.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 7050



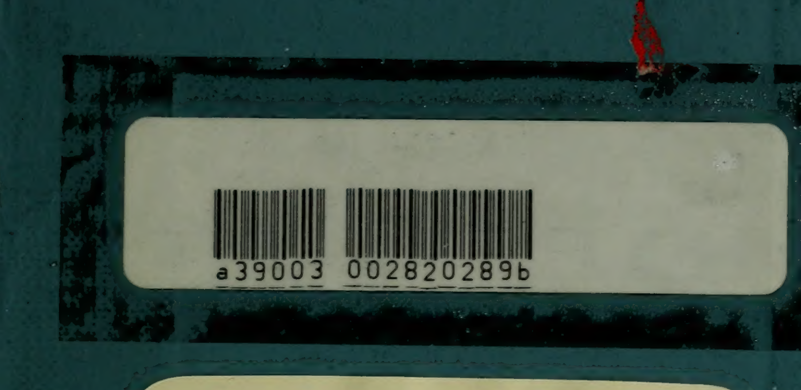
Paris, janvier 1903

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce dixième cahier le mardi 27 janvier 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont


a39003 002820289b